

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 27 VOLUMES : 292 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

15^e Année. N^o 727. — 48 Mars 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT.

LE GÉNÉRAL

D'AURELLE DE PALADINES

Le général d'Aurelle de Paladines a vu arriver son jour de gloire.

Il a été le premier, parmi nos chefs d'armée, qui après les désastres successifs des armées impériales, ait fait revivre nos illusions patriotiques.

Qui ne ressent encore à Paris l'émotion avec laquelle chacun lisait, le 14 novembre, la dépêche de Gambetta à Trochu commençant par ce bulletin de victoire : « L'armée de la Loire, sous les ordres du général d'Aurelle de Paladines, s'est emparée hier d'Orléans après une lutte de deux jours. »

C'était la nouvelle de la bataille de Coulmiers.

Le général d'Aurelle de Paladines, vétéran des guerres d'Afrique était le héros en qui la nation mettait l'espoir de sa délivrance. Il eût peut-être le tort de ne pas écraser entièrement, alors qu'il la tenait sous ses canons, l'armée de von der Thann.

Quelques jours après son triomphe, le général d'Aurelle, moins heureux, se voyait ravir par l'ennemi renforcé le fruit de ses succès.

Disgracié, le vainqueur de Coulmiers n'a pas gardé rancune de la disgrâce qui l'avait atteint. Il s'est rappelé, en grand patriote qu'il est, la belle maxime



LE GÉNÉRAL D'AURELLE DE PALADINES

commandant supérieur de la garde nationale de la Seine.

que La Bruyère écrivait pour son ami Bussy-Rabutin : « Une plus belle ressource, pour le favori disgracié, que de se perdre dans la solitude et ne faire plus parler de soi, c'est d'en faire parler magnifiquement, et de se jeter, s'il se peut, dans quelque haute et généreuse entreprise qui relève ou confirme du moins son caractère, et rende raison de son ancienne faveur; qui fasse qu'on le plaigne dans sa chute, et qu'on en rejette une partie sur son étoile. »

Le général d'Aurelle de Paladines avait en deux mois organisé fortement cette armée de la Loire, qui lui avait permis d'inscrire le premier succès des troupes françaises dans cette triste campagne qui devait aboutir à la convention de Versailles. M. Thiers, chef du pouvoir exécutif de la République, s'en est souvenu et l'a appelé à Paris pour lui confier la reconstitution de la garde nationale. Le général d'Aurelle a accepté le commandement supérieur des gardes nationales de la Seine, convaincu que dans ce poste éminent, qui lui impose de si grands devoirs, il rendra plus de services au pays qu'en disparaissant de la scène et en traînant dans le monde les débris d'une faveur qu'il a pu perdre un moment sans l'avoir justement mérité.

LÉO DE BERNARD.

AVIS A NOS ABONNÉS

Les communications étant sur le point d'être rétablies régulièrement, nos abonnés recevront chaque semaine avec le numéro du jour, un ou plusieurs des numéros arriérés, ainsi que les titres, tables et couverture du 2^e semestre de 1870, qui manquent à leur collection. Nous regrettons de ne pouvoir leur faire parvenir immédiatement ces numéros que l'investissement de Paris nous a forcés de ne pas leur adresser en temps utile; la difficulté que nous avons éprouvée à nous procurer du papier en est la cause, nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire promptement.

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement est expiré, ce dont ils peuvent s'assurer par la date portée sur la bande d'adresse, sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent éprouver de retard dans la réception du journal.

COURRIER DE PARIS

Malgré les cinq lieues qui nous séparent de Versailles, l'arrivée de nos honorables va donner plus de vie au monde parisien, encore peu reconstitué. Nous avons la foule, nous avons l'agitation, mais nous n'avons pas encore le mouvement. Comme le disait très-justement il y a huit jours mon confrère Pierre Véron : « Ce n'est plus la vie militaire, mais ce n'est pas encore la vie civile. »

Cela tient un peu à deux causes : beaucoup de ceux qui étaient restés sont partis, et beaucoup de ceux qui n'étaient pas restés ne sont point revenus.

Les premiers n'ont pu résister au désir d'aller porter eux-mêmes de leurs nouvelles; mettant le képi de côté, ils ont couru surprendre des êtres que l'absence leur avait rendus doublement chers. On a eu si peu de bonnes surprises à se faire depuis cinq mois!

Pour les seconds, les difficultés de communication, l'incertitude de l'avenir et nos nouvelles sanitaires formaient autant d'obstacles.

A vrai dire la santé publique est partout éprouvée. La variole se promène dans chaque département. Mais il est tant d'autres motifs d'hésitation pour les tempéraments nerveux.

**

Il en est revenu cependant quelques-uns, et parmi eux il en est qui font déjà tapage.

Ce spectacle m'a surpris, je l'avoue. Je m'attendais à retrouver dans ces pèlerins pacifiques le besoin de calme auquel ils avaient sacrifié depuis cinq mois leur résidence habituelle. Mais point! leur ton est cassant, leurs allures hautaines, leurs arrêts méprisants; ils sont devenus nos grands juges et nos petits prophètes.

« Je vous avais bien prédit, s'écrient-ils, tout ce qui vous est arrivé. »

Ou :

« Ce qui a perdu la France, c'est son incapacité. Vous n'existez plus comme nation. »

Il paraît que ces choses-là se disent publiquement dans des chaires destinées à un meilleur usage, et qu'elles trouvent un auditoire pour applaudir. Du moins, il y a des journaux qui l'assurent.

A quelle nation appartient-il donc, cet auditoire?

S'il est composé de Français, je le plains. L'homme qui s'avoue incapable est bien malade; celui qui applaudit à la déclaration de sa propre incapacité ne guérira jamais.

**

Grâce à Dieu! nous ne parlons ici que d'exceptions.

Presque tous les émigrés de Paris ont vécu de notre vie, de nos émotions, et nos misères leur ont fait oublier les leurs, qui ont été plus grandes qu'on ne le suppose.

« Ce qui nous faisait le plus de mal, disait encore hier un de nos collaborateurs, c'étaient les fausses bonnes nouvelles. Jamais vous ne pourriez vous douter de l'état dans lequel nous étions le 2 décembre, à l'annonce d'un prétendu déblocage de Paris. Vous aviez forcé les lignes, culbuté l'ennemi. Epinay était à vous, — Epinay-sur-Orge, disait-on, — donc, la route était libre. La situation allait changer de face. Nous étions littéralement fous. Moi, l'homme froid que vous connaissez, j'ai embrassé sur les deux joues l'employé du télégraphe... Quelle joie, mais le lendemain quel contre-coup! Voilà ce qui brisait. Nous mangions du pain blanc, c'est vrai, mais nous ne dormions guère, à moins que nous ne rêvions Paris. »

Parlerons-nous maintenant des colonies françaises de la frontière belge, de la frontière suisse, de leurs sacrifices, de leur charité infinie pour ceux de nos malheureux soldats qu'elle pouvait recueillir. A Genève, M^{me} la baronne Athalin a été admirable; puissamment secondée par M. Lucy, un de nos anciens receveurs généraux, qui, à Paris comme à Metz, comme à Marseille, a laissé les meilleurs souvenirs.

Aquarelliste distingué, il avait ressaisi ses pinces...; ses yeux de soixante dix-sept ans travaillaient comme s'ils n'avaient pas cessé d'en avoir quinze. La moindre de ses pochades, et il a été fécond, s'est échangée soit contre une somme assez ronde, soit contre des provisions et des effets de toute sorte nécessaires à nos pauvres blessés. La philanthropie a fait alliance avec le libre échange, et, pour la première fois peut-être, une vue de torrent ou de glacier a été cédée pour six douzaines de paires de chaussettes de laine.

La société Genevoise a secondé ces nobles efforts avec une grâce telle qu'une petite souscription s'organise à Paris pour l'offre d'une médaille destinée à perpétuer le souvenir de sa charité et de notre reconnaissance. — C'est encore à M. Lucy que revient l'honneur de cette bonne idée.

**

Tous nos amis ne nous apportent pas au retour des nouvelles aussi consolantes. Que de morts ignorées vous sont révélées à la fois! Il est des maisons, et j'en connais, où le père, la mère et le fils sont tombés à huit jours d'intervalle. La douleur morale les a tués plus encore que la douleur physique.

De Touraine, on m'apprend aussi la perte d'un ami, d'un confrère, Mahiet de la Chesneraye, vrai chansonnier, qui réunissait avec Nadaud le triple don du chanteur, du poète et du chansonnier.

« En ore un que les Prussiens n'auront pas! » disait souvent ce pauvre Mahiet, lorsque nous quittions sa table hospitalière pour aller prendre le café dans son jardin, sous un grand arbre que je vois encore.

C'était, non loin de Loches, tout près des rives du Cher, dans un beau domaine dont le maître savait merveilleusement faire les honneurs. Arrivée, départ, emploi de la journée, tout était laissé à votre guise; vous étiez libre, vous étiez chez vous. La présence au repas était la seule obligation à remplir, et Dieu sait si les mets avaient été bien « caquetés, » selon la prescription du sage, lorsque notre hôte disait en vidant pour la dernière fois son verre :

« Encore un que les Prussiens n'auront pas! »

**

Ces Prussiens-là dataient de 1814. En ce temps-là nos Tourangeaux n'avaient pas éprouvé les désastres de la Champagne, mais ils avaient eu leur part de l'occupation ennemie, et les glotonneries de l'invasisseur avaient laissé des traces ineffaçables dans leur mémoire. Mahiet ne répétait donc que ce qu'il avait entendu dire dans sa jeunesse, et nous étions tous, hélas! bien loin de nous douter que la reminiscence dont le côté comique nous frappait seul, dût redevenir une affreuse actualité. A l'approche de l'ennemi, Mahiet de la Chesneraye, déjà souffrant d'un mal qui ne pardonne guère, ne put résister à ce dernier coup. La mort a semblé vouloir lui épargner le chagrin de contempler une nouvelle mise en scène de son dicton favori.

Il nous laisse un recueil de chants qui ont joui d'une assez grande popularité; ils resteront parce

qu'ils sortent du cadre convenu. La vie champêtre lui inspira ses compositions les plus fraîches. On lui doit aussi deux pièces patriotiques qui feraient encore fière figure : *Le Vieux verre* et *Le Sillon*.

**

Je ne place pas non plus dans la catégorie des retours ordinaires ceux des confrères que leurs devoirs retenaient loin de nous. On sait que beaucoup de journaux s'étaient dédoublés pour mieux servir la cause nationale. Car un rayonnement étendu est la première condition de la presse, qui étouffe toujours dans une ville assiégée, même alors que cette ville est comme la nôtre un petit monde jouissant de la liberté la plus complète. Nous avons ainsi deux *Moniteurs*, celui de Paris et celui de la province, qui dès l'origine avait des intérêts considérables à servir et dont la prospérité croissante a justifié la prévoyance de M. Paul Dalloz. Retenu par la Chambre à Bordeaux, le journal s'est empressé de revenir avec elle, et voici pourquoi ses deux corps de rédaction ont fait leur jonction cette semaine, à la grande joie de tout leur personnel.

En parlant de jonction, je me sers à dessein d'un terme militaire. Je vais avoir l'air de commettre une hérésie, mais, sous beaucoup de rapports, je ne connais rien qui ressemble plus au soldat que le journaliste. Même subordination nécessaire, même ponctualité rigoureuse, même surveillance permanente.

Pour l'un comme pour l'autre, les exigences de la vie plient devant celles du service, et dix minutes de retard peuvent faire perdre une bataille.

**

On nous dit que la province n'est pas contente des Parisiens. Mais Montmartre et Belleville sont-ils tout Paris? Est-ce une raison pour frapper la grande ville de déchéance, comme le voudraient des censeurs aussi honnêtes qu'irréfléchis.

Et d'abord est-il possible d'annuler Paris? Se rend-t-on bien compte de la force de son rayonnement?

Croit-on que les Prussiens conquérants n'y ont pas été pris les premiers, avec toute leur logique, et qu'ils ne sont pas revenus secrètement penauds d'avoir respecté malgré eux cette Babylone dont ils s'étaient promis l'écrasement.

Pour vous qui n'êtes pas Prussiens, mais Français du Nord, de l'Est, du Centre, de l'Ouest ou du Midi, soyez convaincus qu'il y a solidarité entre vous et la grande ville. Il en est de Paris comme de la femme dont vous maudissez à certains jours les caprices ou les colères, comme du journal que vous jetez à certaines heures en déclarant que tous ces journalistes sont des pas grand chose et qu'il faut être bête pour s'abonner aux produits de leur fabrication.

Le lendemain, vous embrassez votre femme et vous demandez à la bonne si le journal n'est pas arrivé.

Que prouve ce changement subit? — Que votre femme et votre journal ont, comme vous, leurs bons et leurs mauvais jours. Pardonnez donc à ceci en considération de cela.

Sérieusement, les provinciaux ne peuvent en vouloir à Paris parce qu'il recèle tant de passions mauvaises, tant d'êtres suspects.

En quittant votre petite ville, où sont allés, je vous le demande, ce percepteur cassé, ce banquier véreux, cet avoué contraint de vendre son étude, ce fils de famille honni pour ses débordements, sans parler d'une douzaine de mauvais diables qu'on montrait au doigt, sans compter la femme de votre voisin, M^{me} X..., partie une belle nuit avec un officier de la garnison! Où sont allés, je vous le demande, ces hommes peu estimables et cette femme légère.

Le mépris de vos compatriotes les a refoulés sur Paris qui ne les avait, je vous jure, aucunement sollicités de faire le voyage.

Nos fugitifs savaient seulement que la ville était grande et qu'ils pourraient y cultiver p'us à l'ombre leurs folles amours et leurs petites industries.

Mais, d'un autre côté, que serait devenu le petit *Chose*, aujourd'hui artiste célèbre, s'il n'avait quitté le comptoir paternel?

Et le gros *Michin* qui a construit votre nouveau pont, n'est-ce pas à Paris qu'il a inventé son système ?

Et ce secrétaire général de ministère (auquel vous recommandez précisément aujourd'hui un protégé) eût peut-être été condamné perpétuellement au rôle d'expéditionnaire, si son préfet ne l'eût emmené un jour avec lui.

Soyez donc plus juste, reconnaissez que si Paris est condamné à recevoir vos fumiers malgré lui, il vous rend parfois les plus belles fleurs. — Bien entendu sans que le fumier y soit pour rien. Au contraire.

* *

Mon plaidoyer toucherait à la banalité, tant il est facile, et j'aurais à m'excuser de le faire, si des gens raisonnables ne m'avaient souvent fait sentir sa nécessité.

J'ai connu un député breton, le meilleur des hommes, qui avait passé paisiblement à Paris tout le temps exigé par son mandat. Pendant sept ans, il nous était revenu chaque hiver, son appartement n'était pas trop cher, ses cheminées ne fumaient pas, on ne lui avait jamais pris sa montre, il avait dans la bourgeoisie des relations fort douces, amicalement entretenues, et, toutes les fois qu'il avait eu dans la rue besoin de quelques renseignements, il avait trouvé près des plus pâles voyous des indications satisfaisantes; — hé bien ! c'était plus fort que lui, il ne disait jamais les *Parisiens*, il disait :

Les insurgés.

Et c'était sérieusement.

* *

Maintenant, déridons un peu ce courrier pour vous parler de M. Panafieu.

Je viens d'essayer la défense de Paris. M. Panafieu a fait davantage, il était sûr de le sauver.

Je disais tout à l'heure que les petits prophètes et les grands juges commençaient à paraître sur la place. Mais les sauveurs ne nous manquent pas non plus.

Pourquoi ne pas donner plus de publicité à ces génies méconnus. Il n'est jamais trop tard pour faire le public juge des plans conçus par les conseillers qui murmurent déjà :

« Si on m'avait écouté ! »

Nous commençons donc par M. Panafieu. Beaucoup d'orateurs de clubs n'ont pas dit plus et n'ont pas dit mieux que cet honorable parfumeur de la rue Rochechouart.

Le 22 janvier, M. Panafieu faisait remettre l'avis ci-joint à chaque membre du gouvernement de la défense nationale :

« La situation est éminemment grave. Il faut, pour nous sortir du péril, un homme qui ait du génie, de l'audace et du patriotisme.

« Je suis prêt à prendre la responsabilité de la tâche, si le général Trochu ne sent pas la force de remplir la mission que nous lui avons confiée. S'il est possible de vaincre, nous vaincrons ! Mais si le fait est de toute impossibilité, nous prouverons au monde entier comment un peuple valeureux sait mourir.

« Je ne suis qu'un soldat citoyen. J'ai puisé mon génie dans le malheur qui nous accable; l'audace, dans le crime de nos ennemis, et le patriotisme est dans mon cœur. Membres de la défense nationale, soldats et citoyens, le temps presse ! Si vous voulez de moi, prononcez-vous, et je lève l'étendard pour ne le déposer que le jour où nous aurons sauvé la France et la République.

« L. PANAFIEU. »

Il paraît que M. le général Trochu se sentait encore quelques forces, car le Gouvernement resta muet. M. Panafieu, sans lever l'étendard, adressa un second appel non moins éloquent.

Pas de réponse encore ! M. Panafieu ressaisit la plume dès le 26 et s'adresse cette fois à Son Excellence le Ministre des Affaires étrangères, à M. Jules Favre seul.

Malheureusement, M. de Bismark accaparait en ce moment toute l'attention de M. Jules Favre, qui reste aussi muet que ses collègues. Pour le coup, M. Panafieu perd patience et fait afficher le 29 son grand appel au peuple :

« Soldats, Gardes nationaux et Citoyens,

« N'ayant reçu aucune réponse, je viens m'adresser à vous, si vous êtes encore Français. D'après le plan de nos chefs, nous attendions les armées de secours pour délivrer Paris et sauver la France. Mais les rôles ont changé. C'est aujourd'hui la France qui attend Paris pour la sauver. Je demande huit jours pour délivrer Paris et un mois pour sauver la France.

« Que la responsabilité de cette entreprise retombe sur moi même ! Pas de révolutions ! Si nos forts ne sont pas encore livrés aux Prussiens, réclamez un plébiscite, et si par OUI vous me donnez le pouvoir, je vous jure sur ma tête de sauver la France !

« L. PANAFIEU.

« 28 janvier 1871. »

Le manifeste de M. Panafieu s'affichait dans Paris à midi, et nos forts étaient livrés depuis neuf heures du matin. Aussi n'hésite-t-il pas à reconnaître qu'il arriva trop tard.

Le temps des affiches et des circulaires était passé. Il fallait un document assez détaillé pour édifier tous les esprits.

M. Panafieu le comprit et dévoila son plan dans une brochure dont voici le titre exact :

Ce que tout Français doit connaître et le Monde entier savoir

LA
DÉLIVRANCE DE PARIS
DANS HUIT JOURS

ET DE

LA FRANCE

DANS UN MOIS

PLAN DE BATAILLE

PAR

Louis PANAFIEU

Offert au Gouvernement de la Défense nationale
et accusé de non-recevoir

Prix : 50 cent,

SE TROUVE

Chez l'Auteur, à Paris, 70, rue Rochechouart

1871

La couverture était pleine de promesses. Voyons à quel point elles ont été tenues par le texte.

Après avoir évoqué tous les précédents dont nous venons de parler, M. Panafieu entre dans le vif de la question par une grande proclamation qui devait « donner à tous une confiance inconnue. » Il se hâte d'en profiter : 1° pour requérir toutes les provisions des particuliers; 2° pour fermer rigoureusement les portes, pour exercer sur les avant-postes la surveillance la plus sévère, pour renvoyer les ivrognes devant un conseil de guerre spécial; 3° pour embrigader tous les hommes valides de 17 à 60 ans, armés ou non armés, tous les chevaux, toutes les voitures, tous les inventeurs de feux grégeois et autres compositions infernales; 4° pour faire prêter serment à tous les officiers généraux et supérieurs.

Ces diverses mesures sont l'objet d'autant d'ordres du jour signés *Panafieu, gouverneur de la République.*

En même temps, un ballon part pour annoncer à la province que dans la huitaine 350,000 hommes sortent de Paris pour la délivrer, car c'est Paris qui délivre ici la province.

Les huit jours de combat qui doivent aboutir à ce grand résultat sont ensuite l'objet de huit ordres du jour nouveaux, ayant ceci de particulier que la victoire y était prévue et déterminée d'avance à heure fixe.

Première journée. — On attire l'ennemi dans une embuscade de mitrailleuses régnant en avant de toutes nos lignes de la rive gauche. On lui fait le plus de prisonniers possible et on se replie pour cette fois. A midi, tous les rapports sur ce premier fait d'armes doivent être adressés au gouverneur.

Seconde journée. — On renouvelle la même manœuvre, avec d'autant plus de succès qu'on a quintuplé le nombre des mitrailleuses (une mitrailleuse de vingt mètres en vingt mètres). A trois heures, quarante mille hommes font une fausse démonstration.

Troisième journée. — Continuation de la fausse démonstration au sud. Pendant ce temps, trois cent mille hommes enlèvent toutes les lignes ennemies du nord, depuis Bezons jusqu'à Écouen. Cette armée a cela de particulier qu'elle manœuvre avec des mortiers, et qu'elle passe la Seine sur vingt ponts à la fois. Si on en démolit dix, il en restera encore dix, fait observer M. Panafieu avec raison. En de tels moments, il ne faut pas d'économie.

Il va sans dire qu'à midi « on peut faire le rapport de la journée, avec le détail de notre victoire », tandis que nos trois cent mille hommes, très-légers parce qu'ils n'ont pas emporté de sacs, rentrent dans leurs casernements pour manger la soupe.

A deux heures, conseil général, réorganisation des corps, promotions et dispositions pour le lendemain.

Quatrième journée. — On attaque du côté du sud de Paris cette fois. Les trois cent mille hommes de la veille, avec une puissante artillerie, sans oublier les fameux feux grégeois, enlèvent les positions des assiégés, jusqu'à Plessis-Piquet, Verrières et Orly.

Tout est fini à l'heure réglementaire, midi. On rentre après avoir, comme précédemment, détruit tous les ouvrages opposés au moyen de la dynamite.

Les Prussiens ne savent plus du tout de quel côté on les attaquera le lendemain.

Cinquième journée. — On prend le nord-est, on bouleverse tout du côté de la Marne. A midi toujours, on est revenu « avec butin et trophées. »

Sixième journée. — On nettoie toute la partie située entre la Seine et la Marne. Même ordre que les jours précédents.

Septième journée. — Celle-ci est la journée suprême. Tous les hommes de 17 à 45 ans marchent avec une pique ou un poignard, s'ils n'ont rien de mieux sous la main.

On prend un jour de vivres et on part la veille, à huit heures du soir, à 650 ou 700 mille combattants. Il s'agit de cerner Versailles et Saint-Germain.

La chose une fois faite, on laisse le gros des troupes à Paris et on dirige 300,000 hommes dans la province, 100,000 au secours de Chanzy, 120,000 au secours de Faidherbe, et avec les populations en armes on culbute vers la mer tout ce qui reste de Prussiens.

Mais ce n'est pas tout. Une moitié de l'armée victorieuse s'embarque pour l'Allemagne du Nord, tandis que l'autre envahit l'Allemagne du Sud en ralliant Bourbaki.

Rendez-vous à Berlin et proclamation de la *République universelle.*

Plus de guerre ! plus d'armées ! Les pierres des forteresses réparent les immeubles des particuliers démolis par la guerre.

Et M. Panafieu conclut en ces termes :

« Je défie et je défends à n'importe qui, même aux plus grands généraux de la terre, même à nos ennemis, de prouver que ce plan n'était pas possible. »

* *

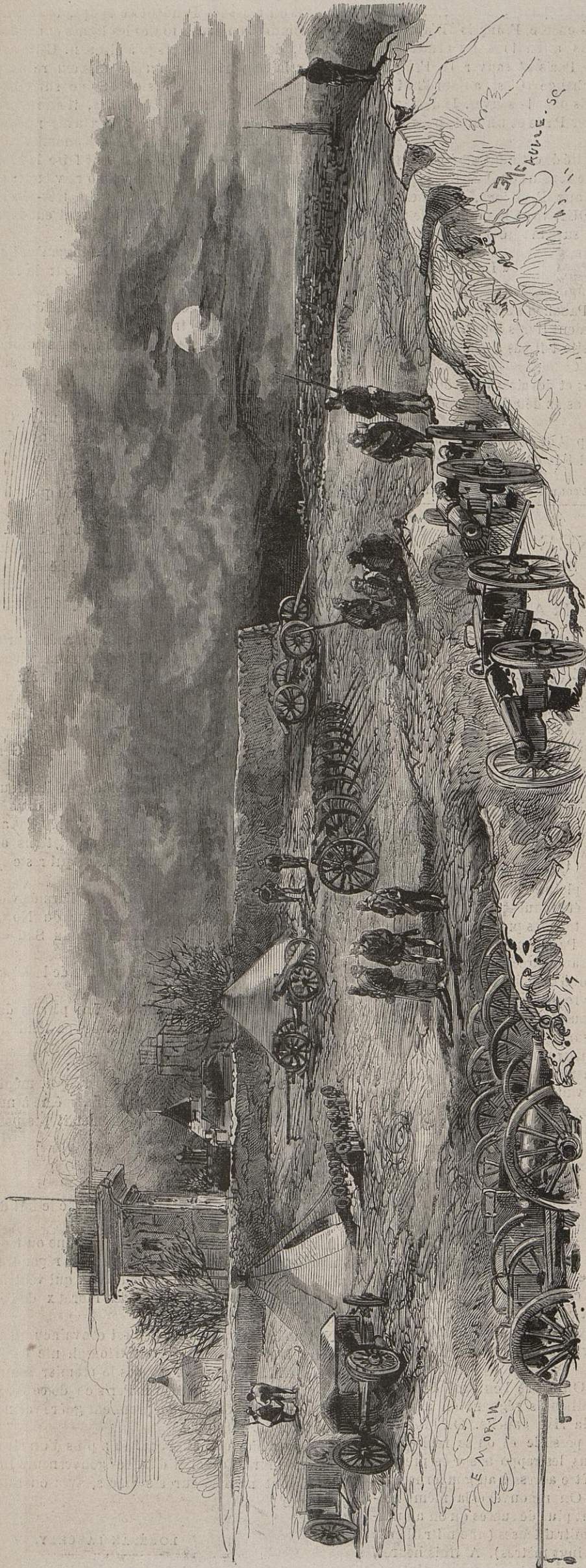
Dès les premières lignes, j'ai expliqué le but de cette analyse.

A ceux qui la trouveraient peu opportune ou trop longue pour l'importance du sujet, je répondrai qu'il n'est rien d'insignifiant pour ceux qui veulent se rendre compte des phénomènes moraux de l'époque.

Nul ne le niera. M. Panafieu est convaincu qu'avec lui la République sortait triomphante de la lutte. Et M. Panafieu n'est pas le premier venu ; c'est un notable fabricant, un Parisien de ce Paris moqueur où les illusions ne prennent guère racine, à ce qu'on dit du moins.

Et croyez bien que M. Panafieu a plus d'un rival dans nos murs. Combien d'autres gouverneurs incompris ont marché sur ses traces, avec ou sans brochures !

LORÉDAN LARCHEY.

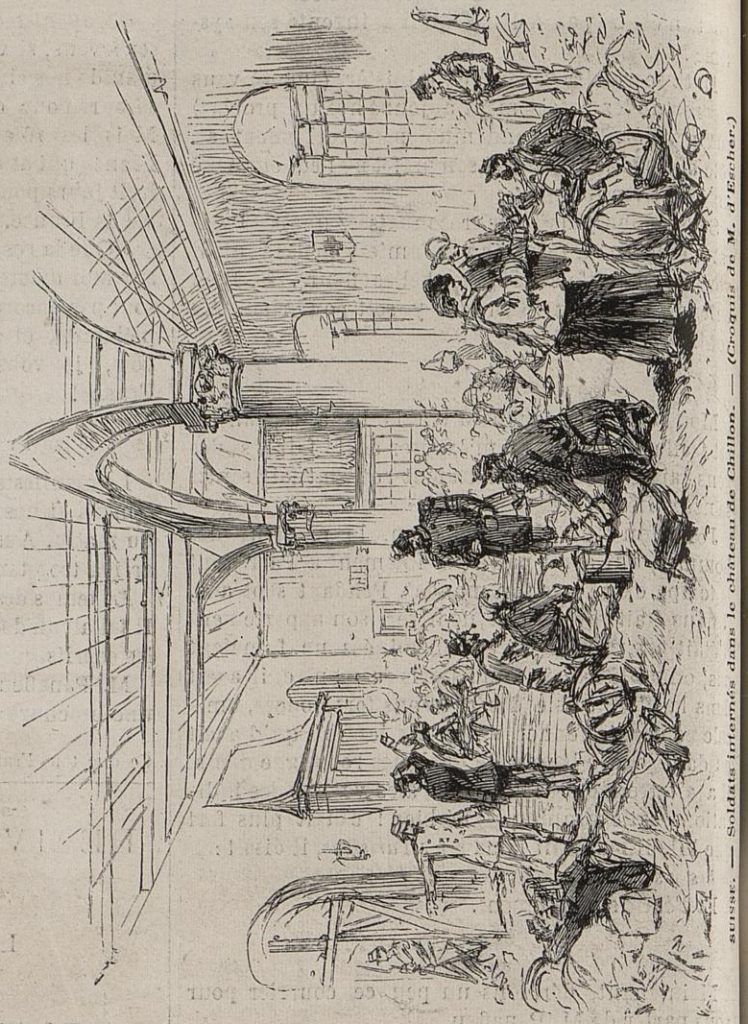


PARIS. — Aspect du champ Polonais, sur les buttes Montmartre, devenu depuis l'occupation un parc d'artillerie.

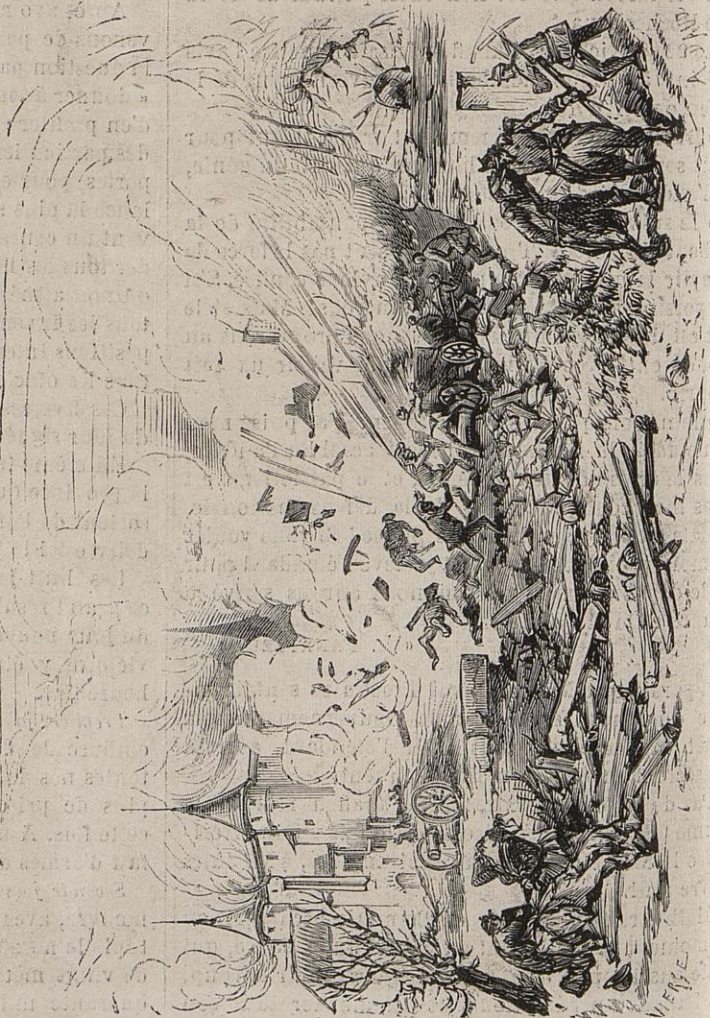
LES BATTERIES
de la butte Montmartre

Nous ne nous serions jamais imaginé que la butte Montmartre, un atome géographique, pût prendre des proportions assez colossales pour épouvanter de son importance la province et Bordeaux, sa capitale.

Un moment, les politiciens de la Gironde ont pris la hauteur qui domine le quartier Bréda pour un volcan en éruption, prêt à faire de Paris un nouvel Herculanium. Sur les allées de Tourny, aux Quinconces, sur la place de la Comédie, on s'est cru reporté au jour néfasto où Bismarck, arrivé



SUISSE. — Soldats internés dans le château de Chillon. — (Croquis de M. d'Escher.)

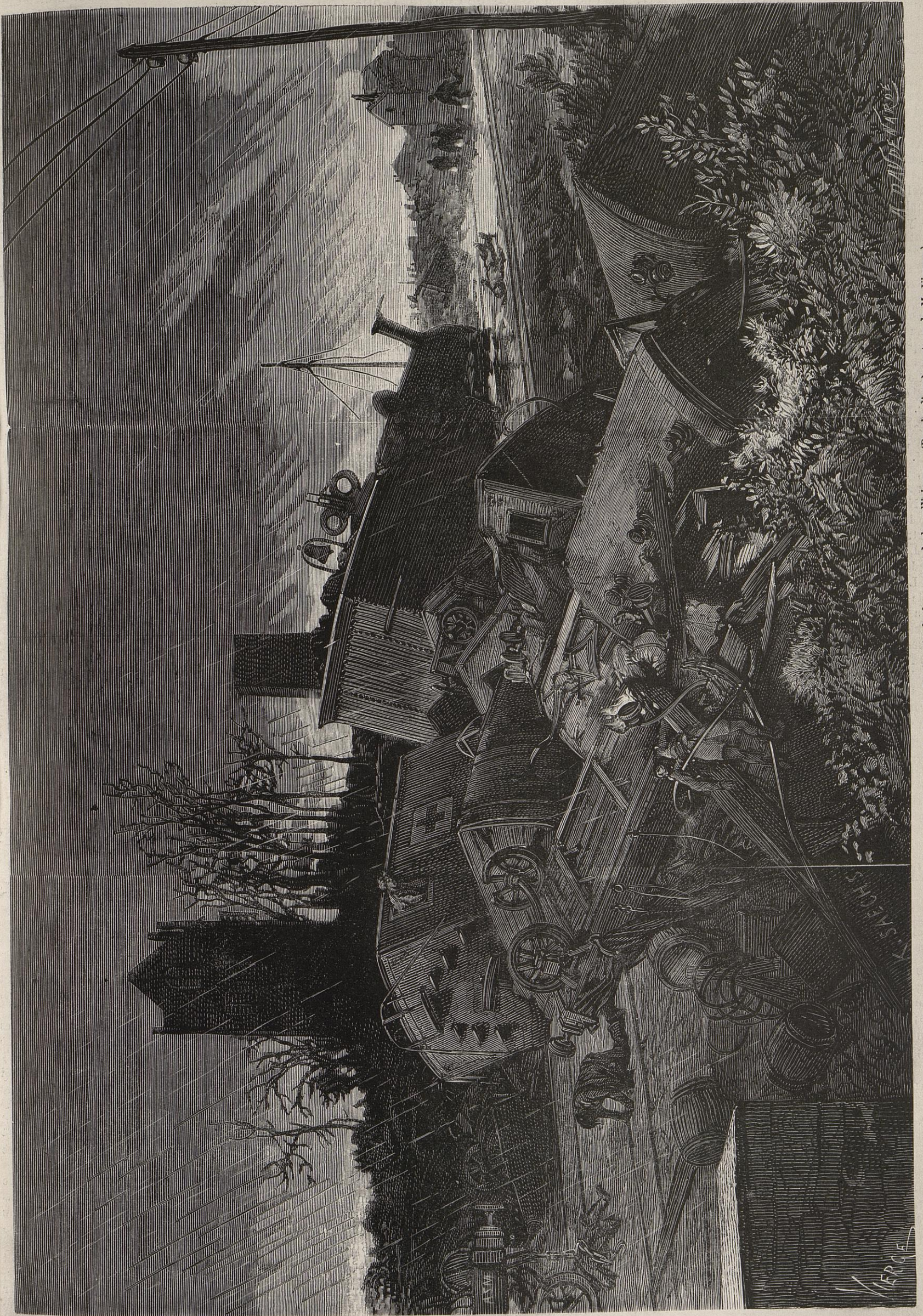


SUISSE. — Explosion et incendie de l'arsenal de Morges. — (Croquis de M. d'Escher.)

SUISSE. — Soldats internés dans le château de Chillon. — (Croquis de M. d'Escher.)

place de la Comédie, on s'est cru reporté au jour néfaste où Bricker, arrivé

SUISSE. — Explosion et incendie de l'arsenal de Morges. — (Croquis de M. d'Escher.)



AUTOUR DE PARIS. — Catastrophe de Puteaux. — Aspect de la voie du chemin de fer peu après la collision. — (Dessin d'après nature de M. Vierge.)

sur cette hauteur, demandait à Wellington son consentement pour bombarder la capitale de la France. Les successeurs de ce général prussien, qui n'a jamais pu pardonner à Napoléon I^{er} ses défaites successives, n'y ont pas mis tant de façon pour lancer leurs obus sur le Panthéon, ils se sont passés de l'autorisation de l'Angleterre.

On pensait donc à Bordeaux que certains bataillons de la garde nationale n'avaient amené leurs canons de 7, nouveau modèle, sur la butte Montmartre que pour continuer l'œuvre des Prussiens, et réduire en poussière ce qui restait de Paris.

Le malentendu n'a pas duré longtemps, mais il aurait moins duré encore, si, curieux comme un simple journaliste, le Bordelais était venu voir de ses yeux ce qu'il en était de cette manifestation. Tout aussi clairement que nous, il aurait été convaincu de la bénignité des intentions de ces gardes nationaux qui montaient la garde auprès de ces caissons et de ces mitrailleuses qu'ils avaient amenés là la veille du jour où les Prussiens devaient entrer dans Paris.

En coudoyant ces farouches du mont Aventin parisien ils auraient vu qu'ils avaient l'air bien plus ennuyé que terrible; que celui qui était de faction auprès de ces engins si redoutés ne demandait qu'une chose : qu'on vint le relever au plus vite.

La situation s'éclaircit aujourd'hui; elle se simplifie, et la déclaration que viennent de faire MM. Versepuy et Fallet, délégués du 61^e bataillon, réduit à sa juste valeur cette manifestation extra-disciplinaire :

« Nous croyons nécessaire, disent-ils, de rappeler que les canons n'ont été placés sur les buttes Montmartre que pour les soustraire aux Prussiens d'abord, et, ensuite, pour ne pas les laisser à l'abandon.

« Le 61^e bataillon, certain d'être en cela l'interprète des sentiments de toute la garde nationale du 18^e arrondissement, offre de rendre, sans exception, les canons et les mitrailleuses à leurs véritables possesseurs, sur leur réclamation. »

Qu'on les réclame donc, et que tout cela finisse. Que les canons rentrent dans leurs parcs respectifs et les gardes nationaux à l'atelier. Que les abords du télégraphe soient rendus aux amateurs des points de vue, et que, sans se heurter à un « halte là ! », on puisse tout à son aise considérer le magnifique panorama que déroule Paris au pied de la butte Montmartre, et cette butte qui a voulu se donner des airs de Montagne, n'aura accouché que d'une souris.

M. V.

L'Artillerie gardée par la garde nationale

Voici le relevé fait par *le Figaro* ces jours derniers :

BUTTES-CHAUMONT, 22 pièces de 12 ancien modèle; 24 pièces de 7 nouveau modèle; 3 pièces de 16 ancien modèle; une pièce de 24 courte; deux obusiers; en tout cinquante-deux pièces.

BUTTES-MONTMARTRE, 91 pièces nouveau modèle; 76 mitrailleuses et quatre pièces de 12; en tout 171.

SALLÉ DE LA MARSEILLAISE, 31 pièces ancien modèle, calibre 12 et 16, provenant des remparts.

LA CHAPELLE, 12 pièces nouveau modèle; 8 mitrailleuses; en tout, 43 bouches à feu.

CLICHY, 8 pièces et 2 mitrailleuses, elles doivent rallier ce soir le parc de Montmartre.

BELLEVILLE, 16 mitrailleuses; 6 pièces transformées.

MÉNILMONTANT, 22 mitrailleuses; 8 pièces de 12; 6 pièces transformées : total 42.

PLACE DES VOSGES, 12 mitrailleuses; 6 pièces de 12; 12 pièces nouveau modèle; total 30.

Total général des pièces, 417.

LES INTERNÉS FRANÇAIS A CHILLON

Nous avons déjà noté dans notre avant-dernier numéro l'accueil sympathique fait par les Suisses à notre malheureuse armée de l'Est. Notre correspondant nous envoie de nouveaux croquis et de nouveaux détails que le manque d'espace ne nous permet pas de reproduire, entre autres l'arrivée de nos troupes au château de Chillon sur le bord du lac de Genève.

« Les soldats qui devaient être internés dans cette résidence, dit notre correspondant, avaient fait le chemin à pied depuis Lausanne sous l'escorte d'un détachement d'infanterie vaudoise.

« Ils arrivèrent à Chillon à la tombée de la nuit. Sur tout le parcours les habitants se précipiaient pour leur offrir du pain, des cigares, du tabac, des rafraîchissements et même des vêtements, car un grand nombre étaient dans un pitoyable état.

« Le détachement était composé en grande partie de mobiles du Midi et de quelques soldats de la ligne, et presque tous fort jeunes. Quelques-uns n'avaient pas plus de 17 ans.

« Les familles françaises de Clarens, de Montréau, leur prodiguaient leurs soins — et, en particulier, madame la générale Uhrich, qui habite ce dernier lieu, se distingua par son dévouement infatigable.

« A Chillon c'était une véritable procession, c'était à qui irait visiter, dans leur casernement, ces victimes de la mauvaise fortune, accompagnant chaque don des plus encourageantes paroles. »

Nous donnons l'intérieur d'une des salles du château où les visiteurs et les visités forment un ensemble des plus pittoresques dans ces vieilles salles autrefois si solitaires et si peu faites pour ces douloureuses scènes. Quel pays la guerre franco-prussienne n'aura-t-elle pas troublé!

EXPLOSION DE L'ARSENAL DE MORGES

M. d'Escher nous envoie également un croquis d'après nature de l'événement de Morges où les internés se sont distingués par leur ardeur à arrêter le terrible incendie.

Voici le fragment de la *Gazette de Lausanne* qui fait partie de son envoi. — C'était le 2 mars.

Dans l'après-midi, entre quatre et cinq heures, la population de Lausanne a été mise en émoi par des détonations formidables qui faisaient trembler les vitres. En quelques minutes, la place Saint-François se remplit d'une foule effarée; on vit les pompes et les pompiers accourir, les gendarmes et les sergents de ville se croiser en tous sens, portant des ordres; et le cri de : « l'arsenal de Morges saute ! » passa de bouche en bouche avec une rapidité électrique.

La foule se transporta au pas de course sur la promenade de Montbenon, d'où la vue embrasse l'amphithéâtre du lac.

Les détonations continuaient à se succéder comme sur un champ de bataille, et l'on distinguait à l'œil nu, au-dessus de la ville de Morges, un immense voile de fumée que déchiraient de temps en temps les éclairs des bombes et des obus lancés dans les airs.

Les pompes de Lausanne, suivies d'un grand nombre curieux, partirent immédiatement pour Morges; mais, arrivées à Préverenges, on ne les laissa pas passer plus loin : tout secours était pour le moment, non-seulement inutile, mais dangereux : on attendait l'explosion de caveaux remplis de poudre et de la salle d'artifice.

Les habitants de Morges s'étaient enfuis en toute hâte dans les villages environnants; Préverenges était encombré de femmes affolées et d'enfants en larmes. Sur les rebords de la route, des groupes d'hommes suivaient d'un regard anxieux les progrès de l'incendie, dont le vaste brasier se détachait dans la nuit comme un volcan en feu. Les sons lugubres du tocsin donnaient à ce spectacle quelque chose de terrible et de poignant.

On était dans l'attente d'une immense catastro-

phe : l'explosion des caveaux n'eut heureusement pas lieu; bientôt la cloche d'alarme ralentit ses appels, et il fut permis aux pompes de se porter sur le théâtre du sinistre.

Voici les renseignements que nous avons recueillis de témoins oculaires de ce déplorable événement :

L'incendie a pris dans les entrepôts qui se trouvent dans la cour nord-ouest de l'Arsenal, et dans lesquels on triait les munitions françaises. On mettait celles-ci en paquet, puis en caisse; il paraît que c'est dans cette dernière opération, en plantant un clou, qu'une cartouche a éclaté et a mis le feu à la caisse. Les ouvriers occupés à ce travail ont été tués du coup et leurs membres calcinés, dispersés de tous côtés.

La grande explosion qui a brisé les vitres de toutes les maisons de Morges a été produite par l'incendie de deux mille caisses de poudre qui, par un bonheur providentiel, étaient en plein air, au milieu de la cour de l'Arsenal.

Les bombes et les obus éclataient au-dessus de la ville avec un bruit d'orage; plusieurs toitures ont été endommagées; des personnes qui étaient dans les rues ont été blessées.

Lorsqu'on vit que la salle d'artifice était menacée, ordre fut donné aux pompiers de se retirer; on bâtit la générale et cria : « Sauve qui peut ! » En un clin d'œil, presque toute la ville fut évacuée.

Quant aux chiffres des victimes, il serait de quinze morts et trente blessés. Il est toutefois possible qu'on retire encore des cadavres de dessous les décombres.

Parmi les morts, se trouve M. Thury fils, capitaine de pompe, qui s'est courageusement montré; il a été frappé à la tête de ses hommes. M. Thury père est blessé.

Les pertes matérielles sont immenses.

Plus de trente mille chassepots seraient hors de service, et tout notre matériel d'artillerie serait perdu.

La population de Morges est unanime à payer un tribut de reconnaissance et d'éloges aux braves militaires français qui, par leur dévouement et leur sang-froid, ont sauvé, au milieu d'une grêle d'éclats d'obus, des caissons remplis de munitions et de projectiles incendiaires.

D'autres détails viendront sans doute s'ajouter à ceux-ci; nous espérons d'ailleurs que nos autorités se hâteront d'ouvrir une enquête scrupuleuse et sévère sur une catastrophe qui aurait pu avoir des conséquences bien autrement grandes et encore plus regrettables.

Il importe que l'opinion publique soit satisfaite et que la responsabilité d'un tel désastre soit clairement établie.

ACCIDENT DE CHEMIN DE FER

A PUTEAUX

Les Prussiens se hâtent, ainsi que le leur imposent les préliminaires de paix, d'évacuer nos provinces de l'Ouest et celles de la rive gauche de la Seine.

Le jeudi, 10 mars, l'acheminement des troupes d'invasion vers l'Est était plus accentué qu'il ne l'avait été encore.

Vers sept heures du soir un convoi allemand qui amenait du Mans 430 malades fut rejoint, en gare de Puteaux, par un autre train allemand composé de vingt wagons à plein chargement et marchant avec une vitesse de 32 kilomètres à l'heure. Le premier convoi ne put se garer à temps et faire force de vapeur. Une épouvantable collision eut lieu dans laquelle les quinze dernières voitures remplies de soldats malades ou blessés furent plus ou moins mises en pièces. Dix Allemands, dit-on, ont été tués sur le coup, un grand nombre d'autres ont été grièvement blessés.

Le spectacle était horrible à voir. Le sang coulait sur toute la voie. Ce n'était que corps écrasés, membres brisés, des gémissements à vous donner froid dans les os. La terreur était générale et en présence d'une catastrophe si terrible ceux qui avaient échappé au danger s'enfuyaient affolés, courant d'ici

de là, jetant au milieu de la nuit des cris rauques et inarticulés.

Il fallut attendre pendant deux heures que les secours arrivassent de Paris. Ce n'est qu'alors qu'on put panser les blessés et s'occuper de leur transbordement.

Les locomotives des deux trains ont été gravement endommagées; l'une d'elles a perdu ses deux grandes roues de devant dans le choc. Les bielles qui communiquent le mouvement aux roues sont brisées, les cheminées ont disparu, les tampons et l'avant-train de celle qui menait le train des marchandises sont tordus, écrasés, mis en pièces. Les grands wagons allemands, peints en gris clair et portant sur les panneaux la couronne royale de Saxe, sont, les derniers du convoi en miettes, les autres à moitié, aux trois quarts défoncés.

En voyant ces tristes épaves amenées sur une voie de garage entre Courbevoie et Asnières, on se rend compte de cet écrasement qui a coûté la vie à tant d'Allemands et à un employé de la compagnie de l'Ouest qui, à bon droit, s'est empressée de décliner la terrible responsabilité d'une pareille catastrophe.

Cette responsabilité incombe tout entière aux autorités prussiennes qui, aux termes de la convention du 28 janvier, sont chargées de régler les trains qui leur appartiennent.

S'il en était autrement, bien des Allemands auraient vu dans ce désastre les effets d'une conspiration française. Ils ne se seraient pas fait scrupule de suspecter notre loyauté.

M. V.

ETAT ACTUEL DE SAINT-CLOUD

Les Prussiens de 1870 n'ont pas voulu être distancés par les Anglais de 1358. Comme eux ils ont incendié Saint-Cloud, et cette petite ville, naguère si gaie, n'est plus qu'un monceau de décombres noirs.

On les a comptés; il ne reste plus que dix-sept maisons intactes dans cette ville qui, avant la guerre, abritait 5,616 habitants.

Beaucoup ont été renversées ou brûlées par nos obus, mais la plus grande partie ont été détruites par les Allemands, qui y ont mis le feu en activant avec du pétrole l'œuvre de destruction, et cela même après la conclusion de l'armistice qui suspendait tout acte d'hostilité.

Si, en France, nous avons encore « tous ces préjugés horribles qui placent au rang de vertu l'honneur de répandre le sang humain, » et si nous sommes encore d'un pays « où les honnêtes gens ont appris à compter parmi leurs devoirs celui d'égorger leurs semblables, » comme dit Jean-Jacques, nous savons au moins respecter notre signature. Les Prussiens ne le savent pas.

L'incendie de Saint-Cloud fume encore pour accuser leur peu de respect pour les engagements même écrits et scellés du sceau de M. de Bismark, leur premier ministre.

De l'Hôtel de la Tête Noire, si cher à M. Timothée Trim, notre confrère du *Petit Moniteur*, il ne reste qu'un pan de mur sur lequel, comme une protestation désespérée, se lisent encore quelques syllabes de l'enseigne. De tous les restaurants, les cafés, les hôtels, les établissements publics qui garnissaient la place d'Armes, située en face du pont de Boulogne et à côté de la grille d'entrée du parc, il ne reste que des décombres.

Les rues Royale, d'Orléans et de l'Église sont barricadées monstrueusement par les débris de leurs maisons qui se sont effondrées des deux côtés à la fois. L'église elle-même a peu souffert, quoique les Allemands aient essayé d'y mettre le feu. La porte d'entrée seule a été à demi-calcinée. Un boulet du Mont-Valérien a brisé une colonnette du clocher, un obus a percé la toiture.

La partie où l'incendie a fait le plus de ravages est surtout la ville haute, où l'hôpital, fondé par Marie Antoinette, a été brûlé le 28 janvier, le jour même où se signait la convention de Versailles.

Les murs extérieurs seuls sont restés debout, le portique et la chapelle. Mais là où la destruction s'est acharnée, c'est sur le palais bâti par Lepau-

tre, Girard et Mansard, et dont Mignard avait peint les salons et les galeries. De toutes les richesses qu'avaient successivement entassées dans cette résidence impériale et royale Catherine de Médicis, Louis XIV, les ducs d'Orléans, Henriette d'Angleterre, Marie-Antoinette, la duchesse d'Angleterre, Marie-Louise, on ne trouve plus que les murs encombrés de ruines, des fragments de marbre et de statues, des pierres et d'autres vestiges d'une splendeur perdue; des colonnes supportant encore des débris de chateaux, des bas-reliefs mutilés, des dieux, des déesses, des nymphes, des dryades décapitées. On dirait un monument rongé par la rouille de dix siècles.

Cette ruine a été l'affaire d'un jour.

Plus loin, dans le parc, la lanterne de Diogène est complètement abattue, et tout autour, la terre a été ravinée par les obus que nos batteries du Point-du-Jour et d'Issy lançaient sur les batteries prussiennes établies en cet endroit.

Au parc de Montretout, si riche hier de belles demeures aristocratiques, il ne reste d'intact que l'hôtel de M. de Bonneval. La magnifique propriété de M. Pozzo di Borgo, située au-dessus de l'escalier qui mène de la ville à la gare, est totalement anéantie.

Dans le temps, le Paris du moyen âge allait en pèlerinage à Saint-Cloud vénérer la tombe de saint Clodoald, son fondateur; aujourd'hui le Paris scientifique militaire peut aller y étudier les effets de la puissance destructive que la guerre a mis aux mains des hommes. En contemplant les ruines accumulées là par le bombardement et l'incendie, on se demande combien de familles cette destruction a plongées dans la misère et de quelle nature est la gloire des destructeurs.

MAXIME VAUVERT.

LES HAUTEURS DE CHATILLON

La colline de Châtillon, dont la hauteur est de 162 mètres, et d'où l'on aperçoit le Mont-Valérien, les bois de Clamart et de Meudon, Paris, les buttes Montmartre et la vallée tout entière de Montmorency, était un point indiqué à la défense comme à l'attaque de Paris.

Définie sur sa gauche, du côté de Fontenay-aux-Roses, par des ravins très-difficiles à escalader et par la gorge de la Fosse-Bazin; dominant non-seulement Fontenay, Sceaux, Châtenay, Bourg-la-Reine, mais encore la plaine d'Antony, cette importante position commande à la fois les routes de Choisy, de Longjumeau et celle qui mène de la croisée du Petit-Bicêtre à la porte de Montrouge.

Après la capitulation de Sedan, et alors que la capitale fut immédiatement menacée, le ministère Palikao ébaucha quelques ouvrages à Châtillon. On remua un peu de terre et on en resta là. Cette coupable négligence nous a coûté cher, car une fois l'investissement accompli, les Prussiens se sont empressés d'occuper les hauteurs de Châtillon, que nous abandonnions sans les avoir armés et que nous ne voulions pas défendre.

Le premier combat livré par l'armée assiégée de Paris a été engagé pour reprendre ces hauteurs. Les Prussiens tinrent bon. Nous dûmes abandonner la partie, et dès ce jour un stratège éminent put dire : « Les Allemands tiennent la clef de Paris. »

Pour faire échec à cette terrible position, désormais entre les mains de l'ennemi, le gouvernement de la défense nationale fit construire l'importante redoute des Hautes Bruyères, dont le *Monde illustré* a donné le dessin et la description. Les forts de Montrouge et de Vanves reçurent l'ordre d'inquiéter constamment les travaux de l'ennemi sur ce point. Mais la redoute des Hautes-Bruyères, située déjà à 39 mètres en contre-bas des hauteurs de Châtillon, a été terminée un peu tard, et ses effets sur les positions prussiennes n'ont pas eu tout le résultat qu'on espérait. Les forts de Montrouge et de Vanves ont vaillamment soutenu le duel; mais ni la redoute ni les forts n'ont pu arrêter les travaux prussiens, qui se poursuivaient avec la persévérance habituelle à la race allemande sous notre feu.

Il était d'ailleurs difficile d'empêcher ces travaux, qui s'exécutaient sous terre. Pareils à des taupes, les Prussiens avaient creusé dans les flancs de la colline de Châtillon de longues et profondes galeries qui se reliaient entre elles et qui aboutissaient à des places d'armes, où ils mettaient en batterie les canons Krüpp, dont, même avec de bonnes lunettes, on n'apercevait que la gueule; et encore les embrasures étaient cachées jusqu'au dernier moment par des bouquets d'arbres, des accidents de terrains, naturels ou simulés, qui n'ont disparu que le jour où leur terrible artillerie a ouvert son feu contre Paris et ses forts.

C'était le sixième corps (contingent de Silésie), qui occupait le plateau de Châtillon et tous les versants établis du côté de Sceaux, de Fontenay, de Plessis-Piquet.

Ce corps était, en outre, appuyé par le 2^e corps bavarois, massé dans les villages de Bagneux, Clamart et Châtillon.

Les quartiers généraux étaient à Palaiseau et à Plessis-Piquet. Ces deux corps donnaient la main au 1^{er} corps bavarois, placé en réserve en arrière sur les hauteurs s'étendant depuis Issy jusqu'à Meudon et Sèvres.

Les Prussiens, on le voit, avaient compris de quelle importance était pour l'attaque cette position de Châtillon que la défense avait négligée.

La leçon ne sera pas perdue peut-être, mais nous l'aurons payée cher.

Il est à espérer que dans le plan rectificatif et augmentatif des fortifications de Paris nos ingénieurs militaires ne perdront pas de vue cette fameuse tour de Craon qui domine le plateau.

M. V.

LE CIMETIÈRE DE THIAIS

César connaissait bien les Germains, et surtout il les connaissait mieux que Tacite, c'est lui qui a dit que « le vol, chez les Germains, n'était pas considéré comme un déshonneur. »

Depuis, la nation n'a pas dégénéré. Nous les avons vus à l'œuvre; ou plutôt nous avons vus aux environs de Paris les traces trop nombreuses de leur passage et de leur séjour. On a beaucoup parlé de ces charmantes maisons de campagne qui faisaient l'orgueil de notre capitale, de ces ateliers et de ces usines qui faisaient notre richesse. On a dit que tout avait été dévasté, pillé, brûlé, démoli ou transformé en latrines; cependant ils y avaient reçu l'hospitalité, soit comme amis, soit comme ouvriers et comme domestiques.

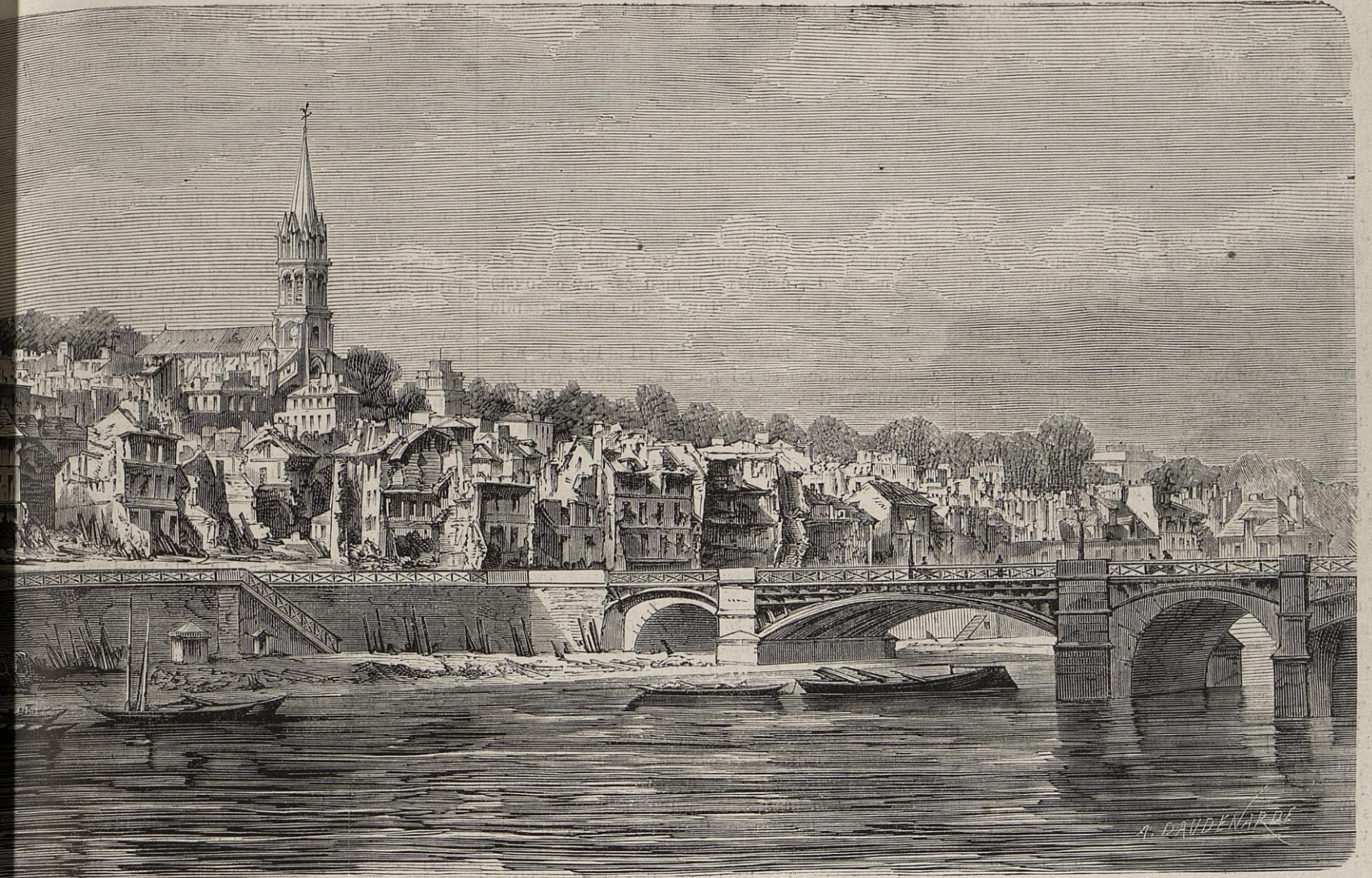
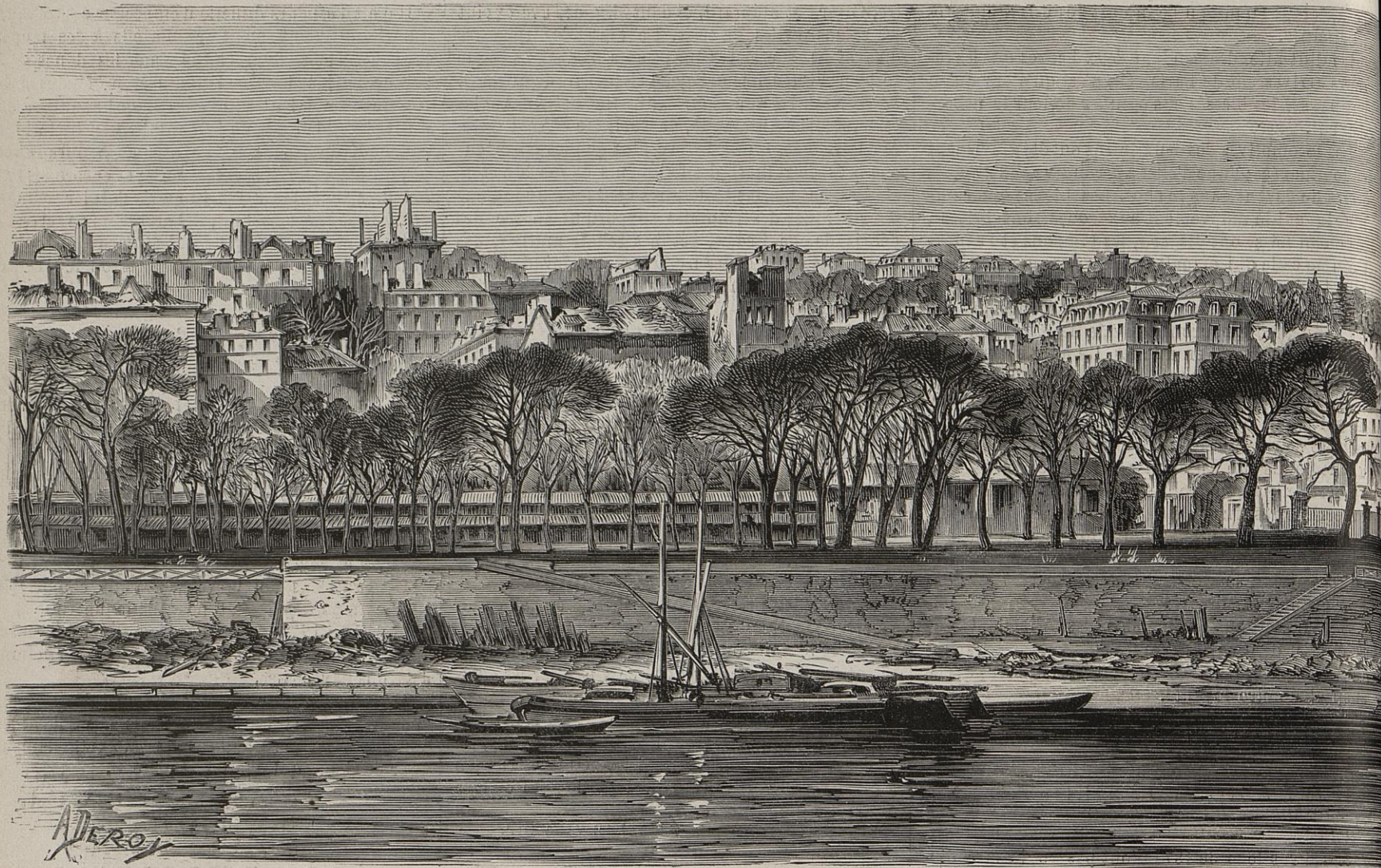
Ce n'était pas encore assez; non contents de dévaliser les vivants, ils ont voulu, dit l'*Electeur Libre*, troubler le repos des morts.

Je n'en veux pour exemple que le cimetière de Thiais.

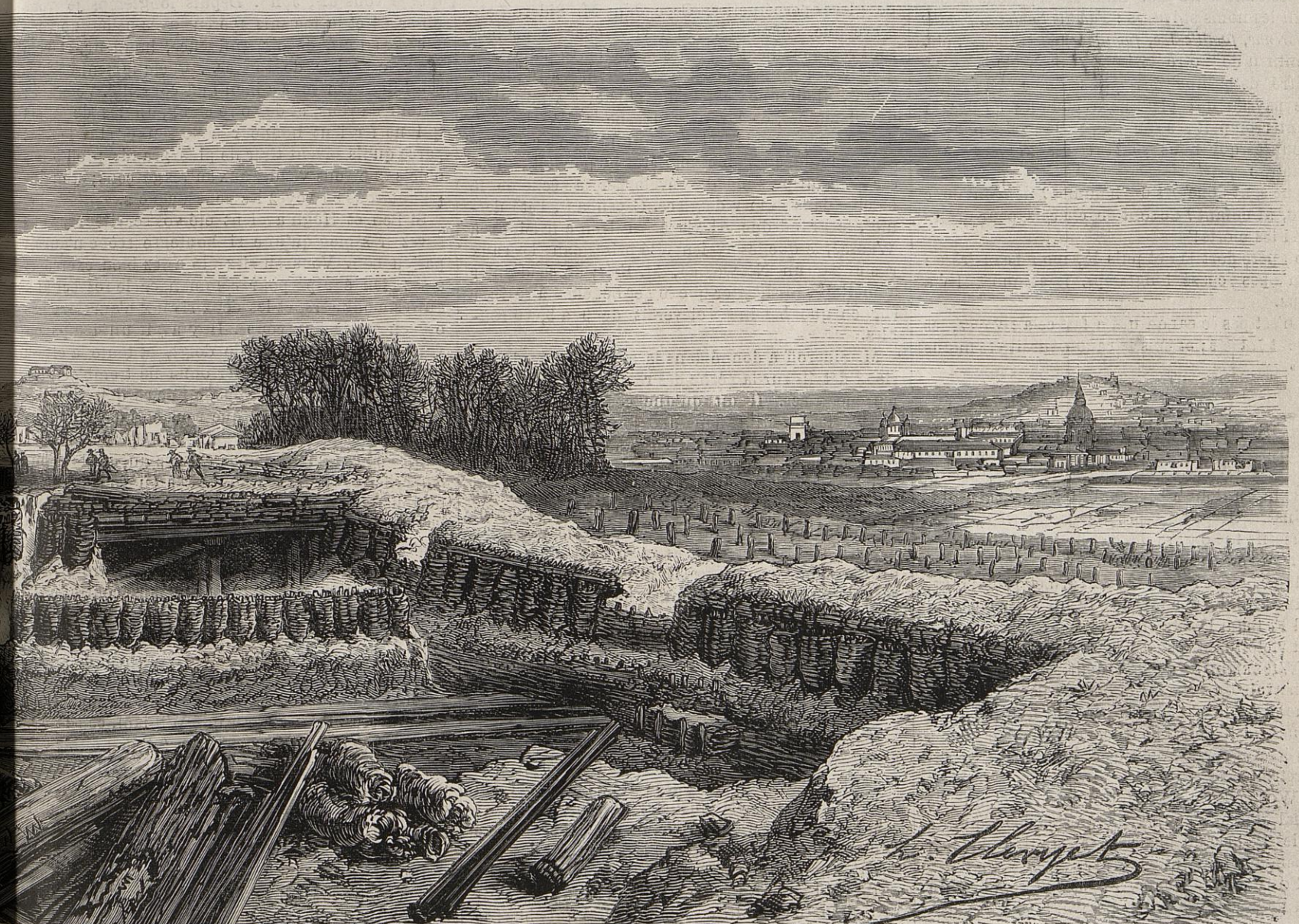
Vu de la route qui conduit de Chevilly à Thiais, le cimetière, avec ses fossés et ses remblais de terre relevés en contrefort, avec ses murs crénelés, avec ses meurtrières, le cimetière a l'air d'une forteresse; l'entrée en est même protégée par une double barricade, et l'on ne pénètre dans l'intérieur qu'après avoir longé une double rangée de spins et de pierres tumulaires, arachées au cimetière: ces symboles de deuil sont devenus des engins de guerre.

La porte n'existe plus, et dès qu'on a franchi le seuil de l'enceinte sacrée, au lieu de ce calme pieux, de cet ordre sévère, de cette obscurité mystérieuse qui contribuent tant à la poésie d'un champ des morts, on sent que des barbares implacables ont passé par là; les arbres sont abattus, les croix sont jetées de tous côtés; ici des bouteilles vides, ou même à moitié pleines, au lieu de ces modestes fleurs qui font l'ornement de la plus humble des tombes; plus loin, un divan appuyé sur deux grilles parallèles.

Là un pouff déchiré, une chaise de paille accrochée à un arbre, des boudins de sommiers élastiques, une paillasse éventrée qui était remplie de herbes d'épis de maïs, quelques feuillets d'ouvrages dépareillés, un fragment d'une *Histoire de France*



Aspect général des ruines de Saint-Cloud depuis le départ de M. Deroy, d'après une photographie de M. Berthaud.)



AUTOUR DE PARIS. — Le plateau et la batterie de Châtillon au départ des Bavarois. — (Dessin d'après nature de M. H. Clerget.)

illustrée, de la Revue des Questions historiques, de Monsieur le Vent et Madame la Pluie. Tout cela montre que le pillage s'est jeté sur la maison du pauvre et sur celle du riche; qu'il n'a pas établi de distinction entre le modeste mobilier du petit rentier et la bibliothèque du penseur; qu'il s'est jeté sur tout indifféremment, et qu'il a détruit pour le plaisir de détruire.

En pénétrant au fond du cimetière, nous avons remarqué une profonde tranchée qui servait de corps de garde aux soldats cantonnés sur ce point, et qui était confortablement installée; un escalier y conduisait, des pieux soutenaient une toiture faite de planches et de portes arrachées aux maisons du village, et garantie contre la pluie par des plaques de zinc qui sur les tombes protégeaient les couronnes; un poêle, un lambeau de tapis, une table, permettent de penser que rien ne manquait; dans un coin, à l'endroit où se faisait la cuisine sans doute, un amas de cendres, et, dans cette poussière, des os carbonisés.

Oui, des os carbonisés; et plus loin, dans les allées, sur les gazons piétinés, des crânes, des fémurs, des tibias.

Car ces enfants blonds de la Germanie, ces naïfs rêveurs qui sourient à Gretchen en buvant la bière et en fumant leur pipe, ces amoureux de la science spéculative et de la morale vengeresse, ces adorateurs perpétuels de la famille, ils ont violé le sommeil des morts, sans doute pour voir si quelque trésor n'était pas caché dans ces tombes de village, et si le paysan n'avait pas cherché à abriter de l'argenterie ou des bijoux dans le caveau de famille, comme, eux, ils protégeaient leurs munitions derrière la croix de Genève.

Nous avons vu des tombes ouvertes, brisées; nous avons vu plusieurs étages superposés de cercueils fouillés; nous avons vu des bières béantes; au milieu de débris de pierre et de marbre, nous avons vu des débris humains, gisant pêle-mêle, comme si quelque cataclysme soudain avait tout bouleversé. Parmi les tombes les plus maltraitées, nous avons recueilli les noms suivants: *Famille Duvivier, famille Petit-Darenne, famille Jac, famille Lerible-Chaligné, etc.*

Au milieu de notre visite attristée, nous avons rencontré dans une des allées du cimetière un pauvre paysan qui pleurait à chaudes larmes, et qui n'interrompait ses sanglots que par des phrases entrecoupées qui nous sont restées gravées dans la mémoire:

« Ce ne sont donc pas des hommes? Ils n'ont donc ni mère, ni enfant? Ce sont des chacals, pour déterminer ainsi les morts!

« Mon père dort là; et puis là, mon beau-frère: lui, il n'a pas reposé longtemps, il est mort il y a deux ans.

« Ce n'est pas le canon qui a fait cela: voyez, les murs sont intacts; et puis le canon aurait été moins féroce. »

NOS PREMIÈRES BATAILLES

Nous empruntons au journal *l'International* un tableau instructif de nos premières batailles, en ce qui concerne le nombre des combattants.

Que n'eût-on pas fait avec d'autres chefs, alors?

« A la première rencontre de l'armée prussienne, à SAARBRUCK, le 2 août, les troupes engagées du général F. Batailles étaient égales à celle des ennemis: la victoire est restée à la France.

« A WISSEMBOURG, le 4 août, le général Abel Douai n'avait que six mille hommes contre trente mille hommes. Il s'est battu pendant une partie de la journée, et il s'est fait tuer lorsque ses soldats étaient écrasés par le nombre, et en voulant protéger la retraite.

« A WOERTH ET REICHSHOFFEN, le 6 août, le maréchal Mac-Mahon n'avait que 33,000 hommes contre les 120,000 du prince royal, qu'il a tenus en échec pendant toute une journée.

« A FORBACH, le 7 août, les 30,000 hommes du général Frossard, malgré le désavantage d'une surprise, pouvaient, jusqu'au soir, espérer la victoire contre les 70,000 hommes du général Steinmetz.

« A BORNAY, le 14 août, le maréchal Bazaine, à

la tête de 120,000 hommes, luttait avec avantage contre 240,000 hommes.

« A GRAVELOTTE, le 16, dans les mêmes conditions numériques, il remportait une véritable victoire; malheureusement il commettait la faute de remettre au lendemain la retraite sur Verdun, pour avoir voulu donner aux troupes un jour de repos.

« A MARS-LATOUR, le 18 août, il aurait été certainement victorieux, plus complètement encore que dans les deux premières batailles, contre l'ennemi deux fois supérieur en nombre, si, à la fin de la journée, le général von Moltke n'était pas venu au secours des armées allemandes, avec 70,000 hommes des meilleures troupes du roi, en grande partie composées de sa garde.

Ce fut cette dernière bataille qui obligea le maréchal Bazaine à se réfugier dans Metz, qu'il ne put plus quitter.

LA MER DE GLACE

Un intéressant rapport sur la navigation et les pêcheries de la mer de glace a été lu l'autre jour par M. Sidoroff, en présence de la Société pour le développement de l'industrie et du commerce, à Saint-Petersbourg. M. Sidoroff y combat la notion populaire que la mer de glace n'est pas navigable, et qu'ainsi il ne serait pas possible d'établir une communication par eau entre les ports russes de son littoral et les autres parties de l'Europe.

La ville norvégienne de Wadsoë, située dans le voisinage immédiat des ports russes et possédant un climat analogue, expédie des navires marchands dans différentes parties de l'Europe, même en décembre et en janvier, et il est arrivé aux Norvégiens de faire des voyages en tout sens tout autour de l'île russe de la Nouvelle-Zemble, et de pénétrer même dans les bouches de l'Obi.

Beaucoup de gens sont encore dans la persuasion que les embouchures de la Pechora sont entourées de glaces perpétuelles. Cependant M. Sidoroff observe que, en réalité, des navires chargés de bois sont régulièrement expédiés de ce fleuve pour l'Angleterre, la France et Kronstadt. Il n'y a pas longtemps, dit-il, que le journal officiel du ministère des domaines, ci-devant gouverneur d'Archangel, déclara que nul individu ayant quelques connaissances en de semblables matières ne pouvait supposer qu'il fût possible de développer la pêche de la baleine dans la mer de glace. Cependant, l'été dernier, le grand-duc Alexis a vu trente baleines à Wadsoë, les quelles avaient été prises dans les eaux russes par un Norvégien, M. Foir; et ce dernier admettait sans hésiter que le net bénéficiait à réaliser sur chaque baleine s'éleverait de 3 à 5,000 roubles.

M. Sidoroff a donné dans la même séance de curieux détails sur la pêche des requins dans la même mer de glace. Il dit qu'une compagnie de cinq Norvégiens obtint dans dix jours une si grande quantité d'huile des requins qu'ils avaient pris, que la part de chacun d'eux s'éleva à 300 roubles (400 liv.) par jour, soit 1,000 fr. La pêche du morse n'est peut-être pas si craive que celle du requin; cependant elle est si abondante que le capitaine norvégien Carlsson prit assez de ce poisson dans un mois pour en réaliser 900 roubles (120 liv.), part revenant à chacun des hommes de son équipage.

(Liberté.)

Combat à l'école de madame Europa

Nos lecteurs nous saurons gré de détacher l'extrait suivant d'une brochure populaire en Angleterre. La traduction française faite à Londres et non connue à Paris a déjà plusieurs éditions.

M^{me} Europa, c'est l'Europe, comme il est facile de s'en douter; les petits garçons représentent les différentes nations, Louis est la France; John, l'Angleterre; William, la Prusse. William est un faux dévot, plein de convoitise et de brutalité qui abuse de sa force pour maltraiter Louis, bien au delà de ce que son camarade John, moniteur de l'école, aurait dû tolérer. Mais ceux-ci se tiennent cois. Arrive

M^{me} Europa qui se fait rendre compte de la journée et qui semonce vertement l'égoïste John:

« Et pourquoi, John, ne les séparâtes-vous pas? demanda la dame.

— Pardon, madame... répondit Johnie, j'étais... un « neutre. »

— Un quoi, monsieur? demanda-t-elle.

— Un neutre, madame.

— Précisément ce qui ne vous convenait pas, répondit-elle. Je vous avais laissé l'autorité sur les autres élèves afin que vous pussiez agir en cas de besoin, et non pas pour vous tenir à l'écart et dans l'inaction. Un hêbé pourrait vraiment en faire autant que vous. S'il n'y a rien à attendre des moniteurs, j'aurais tout aussi bien fait de nommer le petit George à votre place. Neutre, en vérité! Neutre! c'est bien pour moi l'équivalent de lâche! Du reste, il n'existe pas de position semblable dans le monde; il faut être d'un parti ou de l'autre. Je me demande de quel côté vous vous êtes rangé? »

Un sourire parut sur toutes les lèvres de la salle, et les petits garçons commencèrent à se passer quelques mots de l'un à l'autre; c'était, pensaient-ils, une excellente farce, et fort à leur goût. C'était un si grand plaisir pour eux de voir réprimander un moniteur, quand même après cela ce même moniteur dut leur en faire payer les conséquences!

« Que disiez-vous? demanda la dame. Des deux côtés, n'est-ce pas? Et comment vous y êtes-vous pris, monsieur John?

On entendit rire, chuchoter, ricaner sur tous les bancs, et puis un chœur de voix s'éleva disant: « Pardon, madame, il suça des deux côtés. »

— C'est bien ce que font toujours les « neutres », dit M^{me} Europa. S'attacher comme une sangsue à l'un et à l'autre et ne plaire à aucun. Ah! sans doute, continua-t-elle, élevant graduellement la voix, à mesure qu'elle recevait de nouvelles informations, il a offensé Louis, en lui prêchant continuellement qu'il avait tort, et déplu à William, en fournissant des pierres à son adversaire. Ecoutez ce que je vous dis, John. Depuis longtemps je vous observe et je me suis aperçue avec peine que vous sacrifiez tout, devoir, influence, honneur, et cela pour le plaisir de sauver... quelques misérables schillings. On vous a bien mal conseillé. Vous avez autour de vous, et de votre choix, un tas de valets qui ne feraient honneur à personne, simplement parce qu'ils savent tirer de plus grands profits des objets que vous vendez aux autres garçons; et maintenant vous en voyez les conséquences.

Si Ben et Hugh avaient été vos serviteurs, vous savez très-bien qu'une si honteuse scène n'aurait pas eu lieu. Vous eussiez été assez bien exercé et assez bien équipé pour commander le respect aux autres moniteurs, et les deux rivaux n'auraient pas osé en venir aux coups. Il y avait un temps où vous n'aviez qu'à lever le doigt, et toute la classe tremblait; maintenant personne ne tremble. Personne ne s'inquiète de vous, ni de ce que vous dites. Et pourquoi? parce que vous êtes devenu si insouciant, si abject! et les garçons méprisent l'un et l'autre de ces défauts. Vous eussiez dû, dès le début empêcher ce combat. Dans le cas où vous n'auriez pu réussir, les autres moniteurs devaient s'unir à vous pour arrêter les deux antagonistes, après que ceux-ci eussent essayé leurs forces. Au lieu de faire cela, vous êtes resté impassible dans votre boutique, fournissant les moyens de faire continuer la bataille, et faisant de l'argent de chaque blessure reçue par l'un et l'autre de vos deux camarades. Vous avez été très-mauvais ami pour l'un et pour l'autre. Quelque jour, peut-être, vous aurez vous-même besoin d'amis. Je désire et j'espère qu'alors vous en trouverez. Prenez garde que William, ce *pas ble*, *inoffe* s'il garçon ne parvienne (et j'en ai bien la crainte) à trouver un endroit de la rivière assez grand pour y garder un bateau, et ne vienne quelque beau matin prendre votre petite île aussi par surprise.

— C'était de la faute de Louis, madame, murmura John. Il a tout commencé. William ne faisait que défendre le jardin de ses pères.

— Oui dà! fit la dame avec mépris; dites aussi bien le jardin de sa grand-mère. Trouvez-vous que cela ressemble à une défense, de chasser un garçon de l'autre côté de la cour de récréation, et de le me-

... ensuite de renverser sa tonnelle? Fi donc! s'exercer pendant six mois, et alors de proposer quelque chose qui est certain d'offenser un individu... ensuite d'occasionner du tapage. Louis eut tort; il a été sévèrement puni, et il est temps qu'on lui donne en aide. Et quoi! parce qu'on a commis une faute, ne trouvera-t-on personne pour vous aider à sortir? Est-ce moins le devoir du fort de secourir le faible parce que celui-ci est malheureux par sa faute? Il peut y avoir une excuse pour William, mais la soif du succès rend à moitié fou; mais il n'y a pas d'excuse pour vous, qui êtes resté impassible comme un lâche. Vous avez abusé de la confiance que j'avais placée en vous, comme l'un des cinq moteurs de cette pension, et vous serez destitué de vos fonctions...

— Oh, madame! nous vous en prions, faites-lui grâce pour cette fois, dirent en chœur les petits bourgeois. Il a été si bon pour lui et pour William, lorsqu'ils étaient blessés! il leur a donné de l'eau à boire, leur a baigné les tempes et arrêté le sang qui coulait de leurs blessures, et fait bien autres choses. Nous vous en prions, laissez-le aller pour cette fois.

— Bien! dit la dame très-émue; sa bonté envers les blessés plaide en sa faveur, et je penserai à quelque punition un peu moins sévère, car même maintenant j'ai encore l'espoir que John se reconvertira à la hauteur de sa position dans l'école; qu'il apprendra que les devoirs ne peuvent pas être froidement ignorés parce qu'ils sont désagréables; que celui-là qui se soustrait à la responsabilité de bien faire, commet en réalité une mauvaise action; que la véritable preuve de la grandeur est d'avoir la force de lutter contre les difficultés; qu'il saura qu'il est triste d'entendre vanter sa bravoure, son adresse, si au moment d'en faire preuve le courage manque, et qu'on donne cette misérable excuse « qu'on ne voit aucun moyen de pouvoir intervenir, » si toutefois une semblable excuse peut être admise. Qu'il arrive, par hasard, que le premier élève de l'école soit battu, et dans un moment critique entièrement confondu, que doit-il faire? Qu'il avoue son incapacité; qu'il avoue qu'il n'est pas le garçon capable pour lequel on l'avait pris; que son courage a été évalué et sa réputation de héros gagnée à trop peu de frais; qu'après s'être vanté de son influence sur les autres, il a été trop faible pour arrêter une injuste querelle et épargner une tempête de coups sauvages; trop faible pour empêcher d'infliger des blessures qui se rouvriront et resteront pendant bien des années sans être cicatrisées: et aussi pourra-t-on lire sur le visage pâle de ces pauvres invalides: — Haine éternelle à l'ennemi qui les a mutilés, et mépris pour leur ami « neutre » qui, calme et impassible, a assisté à leur défaite. »

LES CURIOSITÉS DU TÉLÉGRAPHE

Le Monde illustré a traité d'une façon assez complète l'envoi des ballons, la forme, la disposition et les moyens de transcription des dépêches arrivées à Paris. Nous trouvons dans le Figaro des détails intéressants sur les moyens employés en province pour communiquer avec Paris. On nous saura gré de les noter ici.

Pendant que les postes expédiaient les dépêches, les télégraphes avaient pour mission spéciale de recevoir, de traduire, de transcrire et de transmettre à qui de droit celles qui arrivaient.

Le gouvernement provincial ne se contentait pas d'envoyer des pigeons; M. Steenackers expédiait de nombreux messagers, dont quelques-uns étaient partis de Paris par les ballons, soit comme aéronautes, soit comme voyageurs.

Il est parvenu à Paris quinze ou vingt des émissaires envoyés, mais la vérité m'oblige à avouer qu'ils n'ont pu franchir les lignes qu'à partir du moment où ont commencé les pourparlers pour la reddition de Paris, — pardon je veux dire pour la conclusion de l'armistice, — c'est-à-dire quand les Prussiens ont jugé qu'ils pouvaient se relâcher de leur surveillance sans inconvénient.

Mais si les piétons n'ont pu, malgré tout, appor-

ter que de vieilles nouvelles, si l'homme a été battu par le pigeon, la faute n'en est pas aux messagers, qui ont usé de ruses inouïes pour dissimuler leurs dépêches. Ceux qui sont parvenus à en apporter à Paris les avaient cachées dans :

Des cannes creuses,
Des manches de couteaux,
Des clefs forées,
Des boutons d'habit,
Des boutons de manchettes en nacre,
Des cassolettes de breloques,
Leurs bottes,
Leur cravate,
Un étui que le porteur avalait,
Et leurs dents artificielles!

Ceci est le sublime de l'art; il fallut choisir exprès un messenger brèche-dent.

Mais avec les Prussiens, les ruses des Peaux-Rouges n'étaient pas de trop. Le messenger qui apporta des dépêches dans ses bottes fut obligé par les Allemands de se mettre tout nu sept fois différentes, pour prouver à nos gendarmes qu'il ne cachait aucune missive dans ses vêtements, et on le fit ainsi se déshabiller en plein champ par une pluie battante. Les dépêches étaient cachées dans le cuir du talon.

Quoi qu'il en soit, en dépit de l'ennemi, tant par les pigeons que par les messagers, il n'est pas arrivé moins de plusieurs volumes de dépêches officielles et de cent mille télégrammes privés, dont soixante-huit mille six cents dépêches, quatorze cents mandats et trente mille cartes-réponses par oui ou par non. Au nombre des télégrammes apportés de Tours par les pigeons, il en est qui ont été expédiés primitivement de Constantinople.

Les nouvelles pouvaient, on le voit, entrer dans Paris à la rigueur, mais, quant aux personnes, c'était encore une bien autre affaire: la plupart des marins aéronautes qui conduisaient les aérostats avaient pour mission d'essayer à tous risques de rentrer dans Paris; deux seulement y sont parvenus, et encore, comme tous les autres messagers, à la fin des hostilités: Regimensi, aéronaute du Bayard, et Moulet, aéronaute du Tourville. Les autres aéronautes, ne pouvant être employés comme émissaires, ont formé le noyau de compagnies d'aérostats qui ont été organisées dans chacune de nos jeunes armées. J'ai eu dans les mains une lettre charmante de l'un d'eux, B... — Je crois, dans son intérêt, ne pas devoir donner son nom, — qui donne des nouvelles intéressantes de ces marins brusquement transformés d'abord en aérostats postaux, puis en aérostats militaires. « On nous félicite, dit B..., de notre précision dans les manœuvres et de notre sang-froid devant l'ennemi; c'était justice, notre compagnie s'était bien conduite. C'est pourquoi notre commandant et notre capitaine, qui ne sont jamais montés dans notre ballon ni dans aucun autre, ont été tous deux décorés. »

On a aujourd'hui des nouvelles de presque tous les aérostats partis de Paris.

Il y a été effectué soixante-cinq ascensions: une, d'un ballon sans aéronaute, n'emportant que des dépêches; cinquante-deux de ballons emportant des voyageurs et des dépêches, et douze de ballons emportant seulement des voyageurs; cinquante et un départs ont eu lieu au compte de la poste; six à celui de l'administration des télégraphes; un à celui du ministère de l'instruction publique, et sept au compte de particuliers obligés de quitter Paris, coûte que coûte, et qui se faisaient construire un ballon à leurs frais. Les aérostats ont emporté neuf mille kilogrammes de dépêches, c'est-à-dire trois millions de lettres, trois cent soixante-trois pigeons et cent cinquante-huit personnes, y compris les aéronautes.

Toutes les classes de la société ont fourni leur contingent à ces voyageurs d'un nouveau genre.

Un grand nombre de doctes personnages, qui n'avaient jamais eu la velléité de rivaliser avec Godard ou Coxwell, se sont vus forcés de les imiter. Il est parti par aérostats des hommes politiques, comme Gambetta, de Kératry, de Jouvencel; des administrateurs, comme M. Ducoux, directeur général de la Compagnie des voitures de Paris; des officiers, comme Wolff, intendant général des armées; des savants, comme MM. Lissajous, Janssens, d'Alméida; des ingénieurs, comme MM. Lar-

manjat et Piarron; des photographes, comme MM. Dagron et Lévy; des publicistes, comme MM. Turbé et de Fonvielle; des négociants paisibles; des colombophiles, stupéfaits de voir leurs pigeons, dont les voyages étaient pour eux un jeu et un délassement, transformés subitement en courriers de l'État; des francs-tireurs, prêts à risquer leur vie pour la France; des marins qui ne faisaient que passer de l'océan d'en bas à l'océan d'en haut...

Il n'y a pas jusqu'à un historien illustre qui n'ait été sur le point de partir; on se rappelle que M. Louis Blanc avait été invité à se rendre en Angleterre pour plaider notre cause auprès du peuple anglais; pour cela il fallait, bon gré mal gré, prendre l'aérostat qui, pour le moment, remplaçait l'express. M. Louis Blanc voulait bien s'y résoudre, d'autres soins patriotiques l'ont retenu à Paris.

Si les voyageurs étaient de toutes les conditions sociales, les aéronautes improvisés étaient de tous les états. M. Godard et M. Yon avaient établi deux ateliers pour la fabrication des aérostats et deux écoles pour l'instruction des aéronautes. Des ateliers est sortie une flotte de 170 aérostats, dont plusieurs n'ont pas quitté le port — je veux dire Paris — par suite de la conclusion de l'armistice.

Dans les écoles a été formée une pépinière d'aéronautes qui donneront peut-être bien des émulx à leurs maîtres. M. Eugène Godard instruisait exclusivement des marins, dont l'éducation était grandement facilitée par leur habitude de la manœuvre dans les cordages. MM. Yon et Dartois avaient ouvert leur école à tous les aéronautes de bonne volonté; il est venu un noble, un ébéniste, un écuyer du cirque, un horloger, des gymnastes, un ingénieur, un rentier, un franc-tireur, un « Ami de la France. »

Les aéronautes improvisés ont été, en général, heureux; l'Europe entière s'est occupée du voyage sans précédent de MM. Rolier, ingénieur, et Bézier, franc-tireur, qui, partis de la gare du Nord dans l'aérostat-poste la Ville-d'Orléans, sont allés tomber, après une ascension de 15 heures, au mont Lid, en Norvège, à 1,650 kilomètres de Paris, à 350 kilomètres au nord de Christiania. Dans son grand voyage de Paris en Hanovre, Nadar n'avait fait avec son Géant, que 700 kilomètres à vol d'oiseau. Le ballon des aéronautes qui, lancé à Paris, le jour du couronnement de Napoléon I^{er}, alla tomber à Rome, n'avait encore fait que 1,100 kilomètres.

La dépêche emportée par la Ville-d'Orléans a suivi le plus incroyable chemin: transportée de Paris en Norvège par le ballon, les aéronautes l'emportent ensuite à pied, en barque, en traîneau, en chemin de fer et en voiture jusqu'à Christiania; là, ils l'expédient par le télégraphe: elle traverse la Norvège sur un fil aérien, la mer du Nord par un premier câble, la Grande-Bretagne par une nouvelle ligne télégraphique, la Manche par un second câble, la France par un troisième fil électrique; et l'accusé de réception de la dépêche, partie le 24 novembre, nous arrive le 1^{er} décembre, apporté de Tours à Paris par un pigeon.

Tous les ballons n'ont pas été cependant aussi heureux que ce ui-là. On a tout lieu de croire que deux d'entre eux sont allés se perdre en mer, et cinq autres sont tombés aux mains des Prussiens.

Le premier ballon, le Neptune, était parti le 23 septembre. Le dernier a été expédié le 28 janvier, à six heures du matin, quelques heures à peine avant le moment où se signait la capitulation que l'on sait. Ce ballon prédestiné s'appela le Géral-Combronne.

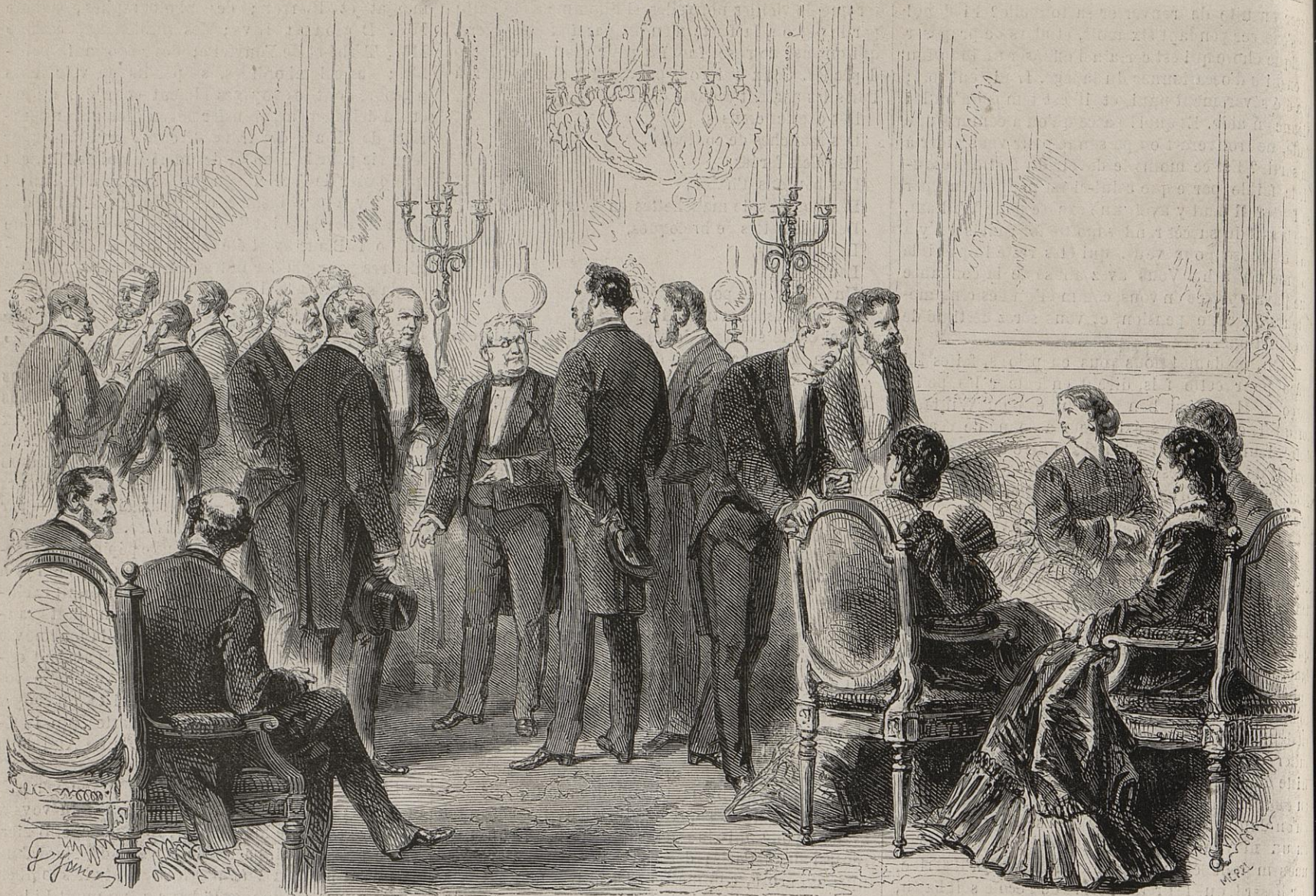
Ce devait être là le mot de la fin.

CHARLES BOISSAY.

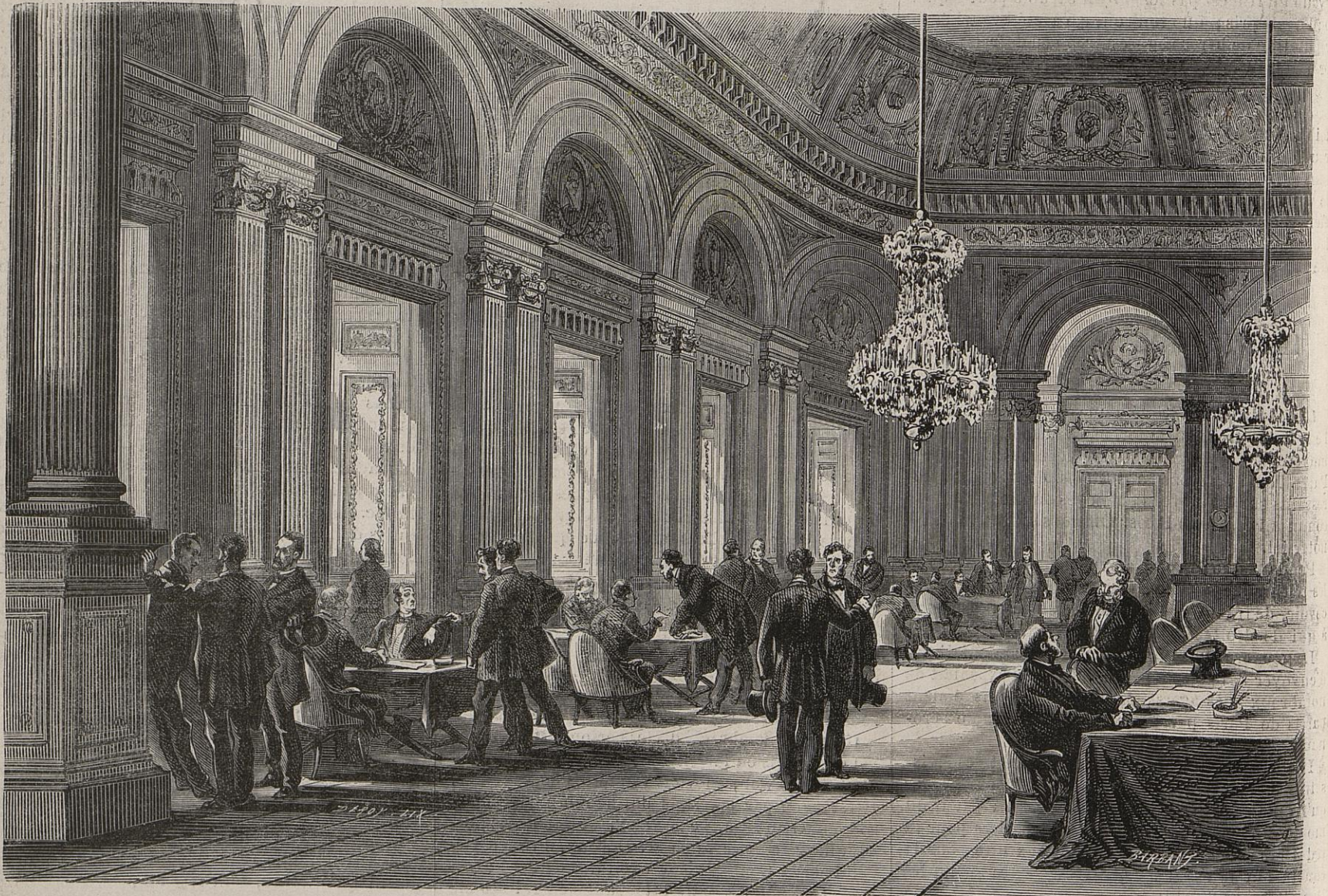
Les derniers souvenirs parlementaires DE BORDEAUX

C'en est fait.

L'Assemblée nationale a fait ses adieux à la ville de Bordeaux. Elle rend à l'opéra et au ballet ce magnifique théâtre, dont la politique avait fait son temps provisoire. Elle descend ce monumental escalier, chef-d'œuvre du chef-d'œuvre de l'archi-



BORDEAUX. — Le salon de M. Thiers, hôtel de M. Ducru, rue Esprit-des-Lois. — (D'après le croquis de M. Bocourt.)



BORDEAUX. — La salle des conférences des députés à l'Assemblée nationale. — Foyer du Grand-Théâtre. — (D'après le croquis de M. Bocourt.)



ASSEMBLÉE NATIONALE. — Aspect de l'escalier du Grand-Théâtre après la dernière séance de la session de Bordeaux. — (D'après le croquis de M. Fabre.)

te Louis, et sur ces marches aux grandes lignes, nos représentants, sortant de la dernière séance, se serrent la main en se donnant rendez-vous à Versailles.

M. Thiers, qui vient de remporter un nouveau triomphe oratoire et politique dans cette journée du 10 mars, voit s'empreser autour de lui tous ceux qui reconnaissent en lui leur maître en l'art de persuader, art qui n'exclut ni la finesse de l'homme d'État ni la franchise de l'honnête homme.

On comprend ce respectueux sentiment de déférence admirative quand on a entendu sortir de la bouche de ce grand citoyen, qui depuis six mois consacre et son temps et tout son talent au service de la patrie malheureuse, ce mot si juste : « La situation présente ne réclame pas seulement du pouvoir une grande énergie, elle exige en même temps un grand tact. »

Voilà bien la ligne de conduite que le chef du pouvoir exécutif de la République n'a cessé de développer à ses intimes, aux habitués de son salon de la rue de l'Esprit-des-Lois, ou aux députés qu'il honorait de ses confidences dans la salle des conférences à la Chambre bordelaise.

Au moment où l'Assemblée nationale quitte Bordeaux pour Versailles, la ville du duc de Richelieu pour la somptueuse demeure de Louis XIV, le *Monde illustré* a voulu retracer et garder le souvenir des lieux où viennent de se passer des événements si graves pour la France.

C'est dans cette salle des conférences, foyer ordinaire du théâtre, dont notre dessin reproduit la riche décoration, c'est dans ce salon de l'hôtel de M. Dacru, c'est sur cet escalier monumental que se sont discutées, élucidées et résolues ces grandes questions d'où doit sortir la régénération du pays. Dans ces lieux, que le crayon de notre dessinateur spécial nous met sous les yeux, ont été prises ces viriles résolutions devant lesquelles l'orgueil patriotique était forcé de se taire en face du salut public, où chacun devait immoler sa fierté aux exigences du bien public.

Partout et toujours, à Bordeaux comme à Paris et à Versailles, M. Thiers a prêché d'exemple. Aux prises avec les douleurs de la patrie, son infatigable abnégation n'a eu d'égale que son courage.

Que Bordeaux et la France ne l'oublient pas.

M. V.

THÉÂTRES

L'heure des pièces nouvelles n'est pas encore venue. On n'improvise pas un répertoire du jour au lendemain. Il faut donc pour le moment, et pendant plusieurs jours encore, puiser dans le vieux fonds. Mais déjà les reproches s'élèvent : on aurait dû, prétend-on, puiser avec plus de discernement, choisir avec plus de goût. Examinons la valeur de ces reproches, en commentant les affiches de cette semaine.

La Comédie-Française est hors de cause; elle n'a pas eu le temps de rallier tous ses sociétaires, dont quelques-uns se trouvaient en congé ou en villégiature lors de l'investissement de Paris. Aussi ses représentations sont-elles encore intermittentes; elles ne redeviendront tout à fait quotidiennes que la semaine prochaine. Une comédie de M. Edmond Gondinet est à l'étude.

Au Gymnase, réapparition de *Froufrou*. N'est-ce pas un peu tôt? La semillante héroïne de M. Meilhac a une parenté bien compromettante avec ces femmes légères et tapageuses qui ont plus ou moins contribué à notre décadence morale. Son nom se déploie, miroitant et frissonnant, comme un étendard de séduction. *Froufrou*, sœur cadette de *Renée Mouperin*, a été élevée dans la *Famille Benoiton* et dans la lecture du journal *la Vie parisienne*; elle professe des principes éminemment subversifs et s'exprime dans un langage folâtre qui a considérablement, sinon entièrement, perdu de son prestige. De plus, elle possède un père déplorable à tous les points de vue, tout pareil au *Père prodigue* d'Alexandre Dumas fils et au M. Ernest des *Ménages parisiens*. Je sais bien que c'est de la peinture de mœurs,

souvent très-exactement et très-spirituellement rendue; mais c'est justement de cette peinture-là qu'on avait abusée en ces derniers temps. Il faudrait savoir s'en montrer sobre aujourd'hui.

Passe pour les *Salimbongus*, aux Variétés, et pour la *Cagnotte*, au Palais-Royal; ce sont des farces absolument inoffensives. La première, dont la réputation est établie depuis longtemps, atteint parfois aux régions du lyrisme; c'est la douce odyssée des pauvres diables en belle humeur, toujours prêts à se consoler des déceptions du présent avec les mirages de l'avenir, et se proposant continuellement d'acheter « dans quinze jours » les soles de l'étalage de Chevet. De tels tableaux sont sans danger. J'en dirai autant du répertoire tout entier de Labiche, dont la gaieté est saine, franche, dont l'éclat de rire se joue librement dans une gamme bien française.

Où les puritains froncent le sourcil, et non sans motif, c'est devant l'annonce du *Canada à trois becs*, aux Folies-Dramatiques. Le *Canada à trois becs*, dont je suis loin cependant de m'exagérer l'influence pernicieuse, appartient à cette école d'ouvrages sans queue ni tête, sans rime ni raison, qui s'étaient abattus depuis quelques années sur les petits théâtres. Ici encore, il eût été plus convenable d'attendre, de laisser passer quelques mois.

Comme on le pense bien, les pièces de circonstance vont abonder bientôt. Il y a plusieurs *Siège de Paris* sur le chantier; il y a un drame, *la Haine*, reçu à l'Ambigu; il y a une *Fin du demi-monde*, par MM. Louis Leroy et Victor Koning. Cette dernière fantaisie, dont on parle déjà comme d'une chose fort originale, sera divisée en trois époques : 1869, 1870 et 1871. Puissent, dans toutes ces compositions, pathétiques ou légères, les auteurs conserver le sentiment du tact, plus indispensable à présent que jamais!

La Porte-Saint-Martin tient tout prêts les *Misérables*, de M. Charles Hugo; le Vaudeville a du Théodore Barrière en magasin. Voilà pour le plus proche avenir. Ensuite, on verra, on se recueillera. Tôt ou tard, sans doute, Alexandre Dumas fils, George Sand, Émile Augier, Octave Feuillet, qui ont été pendant si longtemps à la tête du mouvement dramatique, rentreront dans une carrière qu'ils ont illustrée. Ils ne peuvent s'en dispenser; on les y rappellerait au besoin. Ils y rencontreront évidemment de nouveaux venus, une autre génération littéraire. Alors il y aura de curieuses comparaisons à faire, une étude de tendances diverses. Sachons attendre cette heure patiemment; préparons-la de notre mieux, en ajoutant cette variante à une parole fameuse : « Tout est perdu, fors l'espérance! »

CHARLES MONSELET.

ALSACE ET LORRAINE

On écrit de Metz, le 10 mars, au *Moniteur* :

Un grand sentiment domine en ce moment tout le pays, c'est l'indignation; et cette indignation n'a qu'une personne pour objet. Vous vous doutez qu'il s'agit du maréchal Bazaine.

On ne saurait croire à quel point les sentiments de la population sont surexcités contre ce personnage; il est rendu seul responsable de nos malheurs et de la démoralisation de l'armée, qui a été plus grande encore que vous pourriez le supposer.

Je constate le fait, sans vouloir le confirmer. La vérité ne peut tarder à luire.

Dans une sphère plus calme, des citoyens bien placés pour voir et pour apprécier ont résolu de soumettre les faits à l'appréciation du pays. On nous promet la publication prochaine d'une *Histoire du siège de Metz* par un membre du conseil municipal, homme fort érudit et fort estimé dans le pays.

Que vous dirai-je maintenant de notre situation matérielle? Malgré les termes de la capitulation qui donnait un délai de six mois aux familles des fonctionnaires, l'autorité prussienne les a prévenues au bout de trois mois que *trois jours* seulement leur étaient accordés pour l'évacuation complète.

Afin de se rendre compte de la barbarie de cette mesure, il faut savoir que Metz était presque une ville de soldats, que les alliances contractées dans le pays ne sortaient guère du monde militaire, et que, par suite, aucune population n'entretenait avec l'armée des liens plus étroits.

Cette mise en demeure était donc par le fait un bannissement véritable.

Les Messins qu'elle n'atteint pas se retirent autant que possible à la campagne pour éviter le spectacle permanent de la garnison prussienne. Mais les attendent des rigueurs d'un autre genre.

Des officiers de police installés dans chaque chef-lieu de canton ont dressé des listes de *suspects*.

Les suspects sont des propriétaires du pays soupçonnés d'être trop... Français.

La préparation de ces listes a dû souffrir peu de difficultés. Les moyens d'information ne manquaient pas dans le pays, où la Prusse avait, comme à Paris, envoyé depuis longtemps ses troupes secrètes.

Un seul fait pour en juger.

Une maison de banque de la Moselle comptait parmi les employés un jeune Allemand, doux, timide, ponctuel et capable d'ailleurs. A la guerre, il obtint l'autorisation de rester, malgré sa qualité d'étranger, — il se trouve si bien en France! c'est pour lui une seconde patrie. — Néanmoins, nos malheurs ne lui rendent pas la vie commune facile. Ses camarades le voient d'un mauvais œil, le traitent d'ennemi, de Prussien. Il supporte tout avec une patience exemplaire. L'entrée triomphale de ses compatriotes ne change rien à ses manières. Au bout de quelque temps, il se présente à son patron, et lui demande une attestation honorable de ses services.

— Je vais vous la donner, répond celui-ci. Je le ferai avec plaisir, d'abord parce que vous le méritez, et ensuite parce que votre présence m'est devenue, je ne vous le cache point, depuis longtemps pénible. Vous comprenez...

— Parfaitement, oh! parfaitement, monsieur dit notre homme toujours humble et poli...

Quelques jours après, on apprenait sa nomination comme percepteur à Forbach, à huit mille francs d'appointements.

Le gouvernement prussien n'avait pu récompenser ainsi un simple réfractaire, et la nomination prouvait suffisamment qu'il avait donné depuis longtemps à M. O... un poste de .. confiance.

En attendant, l'immigration allemande continue. Il nous vient d'outre-Rhin une bande noire prête à profiter des ruines forcées que va causer la domination nouvelle.

Les propriétaires forcés d'abandonner le pays ne pourront en effet vendre leurs biens qu'à des prix dérisoires.

Une grande inquiétude règne aussi parmi nos notaires, dont les études avaient, comme en Alsace, une valeur considérable (il est dans nos villages plus d'une étude de cent mille francs). Ils ne pourront pas même vendre leurs charges, car en Prusse les notaires sont des fonctionnaires nommés par l'État.

Et nos diplomates, qui croyaient avoir gagné quelque chose en obtenant de la Prusse qu'elle favorisât l'émigration française! Elle fera plus que la favoriser, elle la forcera.

DOCUMENTS HISTORIQUES

LA PROTESTATION DE NAPOLEON III

« A M. le président de l'Assemblée nationale à Bordeaux.

« Monsieur le président,

« Au moment où tous les Français, profondément attristés par les conditions de la paix, ne songeaient qu'aux maux de la patrie, l'Assemblée nationale a prononcé la déchéance de ma dynastie et affirmé que j'étais seul responsable des calamités publiques.

« Je proteste contre cette déclaration injuste et illégale.

« Injuste, car lorsque la guerre fut déclarée, le sentiment national, surexcité par des causes indé-

pendantes de ma volonté, avait produit un entraînement général et irrésistible.

« Illégale, car l'Assemblée, nommée dans le seul but de faire la paix, a outrepassé ses pouvoirs en tranchant des questions au-dessus de sa compétence; et, fût-elle même constituante, elle serait impuissante à substituer sa volonté à celle de la nation.

« L'exemple du passé est là pour le prouver. L'hostilité de la Constituante, en 1848, est venue échouer devant l'élection du 10 décembre, et, en 1851, le peuple, par 7 millions de suffrages, m'a donné raison contre l'Assemblée législative.

« La passion politique ne saurait prévaloir contre le droit, et le droit public français pour la fondation de tout gouvernement légitime, c'est le plébiscite. Hors de lui, il n'y a qu'usurpation pour les uns, oppression pour les autres. Aussi suis-je prêt à m'incliner devant la libre expression de la volonté nationale, mais devant elle seulement.

« En présence d'événements douloureux, qui imposent à tous l'abnégation et le désintéressement, j'aurais voulu garder le silence; mais la déclaration de l'Assemblée me force de protester au nom de la vérité outragée et des droits de la nation méconnus.

« Recevez, monsieur le président, l'assurance de ma haute estime.

« NAPOLEON.

« Wilhelmshöhe, 6 mars 1871. »

LETTRE DE M. DE LUSIGNAN A « LA LIBERTÉ »

« Mi an, 8 mars 1871.

« Monsieur le rédacteur,

« Une souscription nationale que vient de proposer M. Crémieux, et à laquelle il aurait inscrit 100,000 francs, afin de délivrer notre patrie de la présence de ces hordes prussiennes, je l'approuve de tout mon cœur et y souscris 200,000 francs pour ma part, espérant que le noble exemple de M. Crémieux fera écho dans toute la France.

« Agréer, monsieur le rédacteur, les assurances de ma considération très-distinguée.

« Prince DE LUSIGNAN. »

UNE PROCLAMATION DU GÉNÉRAL CHANZY

Le général Chanzy, en quittant le commandement de la 2^e armée, vient d'adresser la proclamation suivante aux officiers et soldats qui, sous ses ordres, ont vaillamment défendu le sol de la patrie contre l'invasion :

ORDRE GÉNÉRAL.

« Officiers et soldats de la 2^e armée,

« Le traité ratifié le 1^{er} mars par l'Assemblée nationale met fin à la guerre. Les armées sont dissoutes.

« En m'informant que mon commandement cesse, le ministre de la guerre ajoute :

« Dites à votre brave armée, officiers de tous grades et soldats, que je les remercie, au nom de notre pays tout entier, de leur courage et de leur patriotisme. Si la France avait pu être sauvée, elle l'eût été par eux. La fortune ne l'a pas voulu. »

« Je suis heureux de porter à votre connaissance le témoignage de la satisfaction du Gouvernement. Vous pouvez être fiers d'avoir fait partie de la 2^e armée, dont les efforts, s'ils n'ont pas abouti au succès que vous avez poursuivi avec tant d'opiniâtreté, ne resteront pas sans gloire pour le pays, dont ils ont contribué à sauver l'honneur.

« Vous avez tenu tête aux armées les plus nombreuses et les mieux commandées de l'Allemagne. L'histoire racontera ce que vous avez fait; l'ennemi lui-même s'honorera en vous rendant justice.

« Vous allez rejoindre vos foyers, vos garnisons. Conservez inébranlable votre dévouement au pays; restez, quoi qu'il arrive, les défenseurs de l'ordre.

« Quant à moi, mon plus grand honneur est de vous avoir commandés; mon plus vif désir, de me retrouver avec vous chaque fois qu'il s'agira de servir la France.

« Au grand quartier général à Poitiers, 8 mars 1871.

« Le général en chef,

« Signé : Général CHANZY. »

LA PROTESTATION DE MENTON

Les habitants de Menton, en très-grand nombre, viennent d'adresser à Garibaldi la lettre suivante :

« Général,

« Une adresse portant de nombreuses signatures vous a été remise.

« Votre exquise loyauté n'aura pas eu de peine à démêler le véritable but qu'elle veut atteindre.

« C'est la rétrocession de Nice à l'Italie, ou la reconstitution en ville libre sous un protectorat qu'on ne désigne pas ou qu'on ne veut pas désigner. Les signataires comptent sur l'influence de votre glorieux et vénéré nom pour abriter leur parjure.

« Général,

« Comme les Niçois, nous Mentonnais, après l'affranchissement de l'Italie, nous nous sommes librement donnés à la France. Nous avons pendant dix ans partagé sa prospérité. Aujourd'hui que d'effroyables malheurs l'accablent, est-il digne de nous de chercher à l'abandonner? Non! et, nous inspirant de vos chevaleresques sentiments, nous ne commettrons pas une pareille lâcheté. Il faut que l'histoire dise que les Mentonnais, à votre exemple, ne se sont jamais faits les courtisans d'aucune puissance, mais qu'ils tiennent à honneur de prendre leur part des amertumes de leur patrie d'adoption. »

LA BASILIQUE DE SAINT-DENIS (1)

Nous recevons, dit le *Figaro*, la lettre suivante, qui nous prouve une fois de plus dans quelle mesure MM. les Prussiens entendent respecter la liberté individuelle, même après la signature de la paix.

« A Monsieur de Villemessant, directeur du FIGARO.

« Vous avez eu la bonté de reproduire dernièrement une lettre de M. l'abbé Testory, chanoine de Saint-Denis, aumônier du 3^e bataillon d'éclaireurs, commandant Poulizac. Cette lettre avait fait son effet, car M. le général baron de Meden, commandant supérieur et gouverneur de Saint-Denis, s'était empressé de demander, après avoir fait subir un interrogatoire en règle à l'abbé Testory, de vouloir bien démentir ce qu'il avait écrit. M. Testory a refusé, attendu surtout que de nouveaux dégâts avaient été commis, malgré ses réclamations, dans la basilique de Saint-Denis. A la suite de ce refus, on vient de l'arrêter. Une horde de douze soldats, — ce n'est pas trop pour un abbé, — est venue envahir son domicile, l'a pillé, gaspillé et a surtout emballé ce qui avait quelque valeur. Et sur l'ordre du gouverneur, après ces forfaits, ils l'ont conduit au fort de la Briche, où il est retenu prisonnier depuis soixante-douze heures.

« Voilà comment agissent les soldats de Guillaume l'emballeur!

« Nous sommes cependant en paix avec la Prusse...

« Mais je crois une chose, c'est que M. Testory étant aumônier du 3^e bataillon d'éclaireurs, qui les a fait si bien sauter sur le chemin de fer de Soissons, ils exercent sur lui un acte de vengeance.

« Je vous communique la lettre ci-jointe, par laquelle il implore aide et protection du commandant Poulizac, qui espère bien demain le faire sortir de sa prison.

« Tout à vous et merci.

« E. DE KERGALEC,

« Capitaine adjudant-major du 3^e bataillon. »

LA PESTE BOVINE

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel, en sa fureur,
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom,
Faisait aux animaux la guerre.

Assurément, lorsqu'il écrivit cette fable admira-

(1) Nous donnions dans notre dernier numéro une partie de la lettre de l'abbé Testory.

ble des *Animaux malades de la peste*, le bonhomme La Fontaine, ce profond ami des bêtes, avait vu se torturer dans les angoisses de l'agonie un de ces majestueux ruminants, qui, frappés d'un mal inconnu, tombent inanimés au milieu des grasses prairies ou le long des trains verdoyantes. Quelques instants après leur mort, le ventre se ballonne démesurément, les yeux fixes et sortant de l'orbite sont injectés de sang; de leur muffle tuméfié et entre les dents qui la serrent, sort une langue dégoûtante de saveur; les membres sont rigides.

La bête est morte de la peste bovine.

Ce mal, qui décime et anéantit quelquefois les plus beaux troupeaux, on en connaît les effets, on en connaît l'origine. On est encore à en chercher le remède.

Ce typhus, qui compromet en ce moment une de nos plus riches sources d'alimentation, vient des marais de la Hongrie, comme le choléra vient aux hommes des bords marécageux du Gange.

La peste bovine se communique par contagion, et si on lui laisse prendre une tête de bétail chez soi, elle en a pris bientôt des mille. C'est ce qui nous est arrivé en cette malheureuse année 1870-1871.

Les Allemands qui, à la suite du roi Guillaume, ont envahi la France, ont amené des quantités considérables de viande sur pied.

Pour subvenir à la consommation de 1,200,000 têtes de bœufs, la Prusse a pris dans tous les pays, dans toute l'Allemagne d'abord, ensuite dans les pays voisins. La Russie et la Hongrie lui en ont fourni d'énormes contingents.

Dans ces grandes agglomérations de bétail parqué et nourri à la diable, surmené dans les marches forcées, les principes morbides, importés des marécages hongrois et russes, se sont développés et ont engendré le mal qui s'est développé en France en raison directe de l'étendue de terrain occupé par les armées prussiennes. Dans l'Est, au Nord, dans nos pâturages de la Normandie et de la Bretagne, la peste bovine a passé des races étrangères aux races françaises, qui sont rudement éprouvées en ce moment.

Pareil désastre avait été constaté à la suite de chaque invasion venant des pays de l'Est de l'Europe. La guerre actuelle devait nécessairement amener avec elle cette peste bovine dont, avec les traités de 1815, nous eûmes jadis à subir les ruineuses atteintes. Comme si ce n'était pas assez de la guerre, des meurtres, de l'incendie et des contributions qu'elle traîne après elle!

Nous avons payé de notre sang et de notre fierté nationale l'ambition de l'empereur d'Allemagne; nous sommes condamnés à jeter deux provinces et cinq milliards à son avidité. La mesure de nos désastres semblait être comble. Point. Il faut encore sacrifier sur l'autel de ce Minotaure couronné des hécatombes, les plus beaux parmi nos bœufs du Cotentin et du Charolais.

Nous avons fourni les victimes à ce nouveau dieu de la guerre; les princes allemands se chargent de lui brûler de l'encens sous le nez.

Encore si ces fumigations pouvaient nous délivrer de la peste bovine et de ces pestes d'Allemands!

M. V.

SYSTÈME DE PERCUSSION

DE L'OBUS ALLEMAND

Sur notre dessin, donnant la coupe supérieure du projectile, le corps de l'obus est représenté par AA, — la chambre intérieure, contenant la poudre devant déterminer l'explosion (soit une livre ou plus) est représentée par B. — Une cheminée percée de l'extérieur à l'intérieur renferme tout le système de la percussion. Cette cheminée est en deux parties, celle supérieure plus large que celle inférieure.

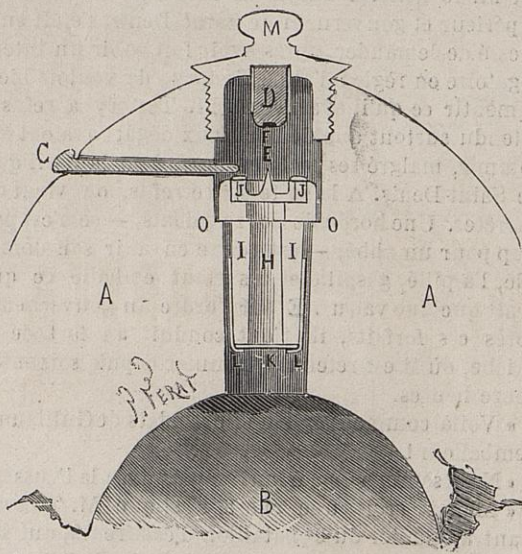
Au sommet de la partie supérieure de cette cheminée est fixé à l'aide d'un pas de vis une sorte de chapeau en cuivre M; à ce chapeau est adaptée une forte capsule remplie de fulminate. Cette capsule est percée à sa partie inférieure d'un petit trou représenté par un point noir F et enduit d'un vernis empêchant le fulminate de s'échapper. Sur la saillie OO qui donne l'ouverture de la partie plus étroite



PARIS. — Évacuation des blessés convalescents du Val-de-Grâce. — Transport au chemin de fer. — (D'après nature, par M. Lançon.)

et inférieure de la cheminée, repose un tube de cuivre très-épais I I H. Ce tube est libre; il peut aller et venir et n'est arrêté dans sa chute que par la saillie O O. Il porte avec lui une lame transversale en cuivre J J, laquelle lame est traversée au milieu par une pointe E. Un vide H, faisant cheminée, passe au centre du tube I I H, le tube est enveloppé à sa partie inférieure d'un dé de cuivre L L avec un vide faisant suite au vide H. Ce dé de cuivre sert à maintenir une petite feuille de papier K. Le corps de l'obus A A est percé d'un trou laissant un passage très-alesé à une brochette de plomb C. Cette brochette C empêche le tube de cuivre I I H de bouger et permet à l'artilleur de manier le projectile, lors de la charge de la pièce, sans aucun danger.

Cette brochette de plomb doit, lorsque le projectile est chassé de la pièce, s'échapper pour laisser toute liberté au tube de cuivre I I H afin de faciliter l'échappement de cette brochette, son trou est percé, non pas dans la direction d'un rayon du cercle, mais bien plutôt un peu en tangente, de



Système de percussion d'un obus prussien

façon à ce que la rotation imprimée au projectile par les rayures du canon, facilite l'échappement de la brochette.

Le projectile arrivant au but est renversé (son poids étant à son sommet) le choc a lieu par la partie conique portant le chapeau M, la brochette échappée en route, laisse le tube I I H libre, le choc fait qu'il tombe sur le chapeau M où son aiguille E rencontre en F, au petit point noir, la capsule D. L'enflammation du fulminate a lieu par suite de ce choc, l'explosion chasse le feu par la cheminée H du tube I I H, crève le papier K, et, venant dans la chambre intérieure, enflamme la poudre B. L'éclat du projectile a lieu alors; ce qui fait que quelquefois le projectile n'éclate pas, c'est généralement que l'obus tombe sur le côté, dans le sens longitudinal du projectile. Dans ce cas le tube I I H ne bougeant pas, ou que peu dans la cheminée, la capsule D n'est pas atteinte par l'aiguille E, ou encore si la brochette C, ne s'échappait pas au départ de la pièce.

E. FERAT.

ÉCHECS

Solution du problème n° 362.

- | | |
|--|-----------------|
| 1. F 5 TR | 1. R pr. T (A) |
| 2. T pr. P, échec | 2. R ad libitum |
| 3. F 8 R ou 1 D ou 6 CR ou 3 FR, échec et mat. | |

(A)

- | | |
|----------------|--------------------|
| 2. TD pr. P | 1. Tout autre coup |
| 3. F 8 R, mat. | 2. C. quelconque |

P. JOURNOUD.

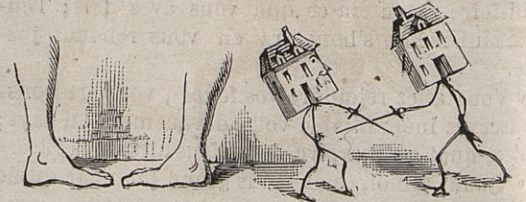
UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes.

Petits éléments des Codes français, par demandes et réponses, par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat.

Envoyer le prix en timbres-poste à l'administrateur du Monde illustré, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir franco dans toute la France et l'Algérie.

LE RÉPARATEUR A BASE DE QUINQUINA, rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi franco de la BROCHURE, 11, rue de Trévise, Paris.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La reddition de Sedan est un fait inouï dans l'histoire.